

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

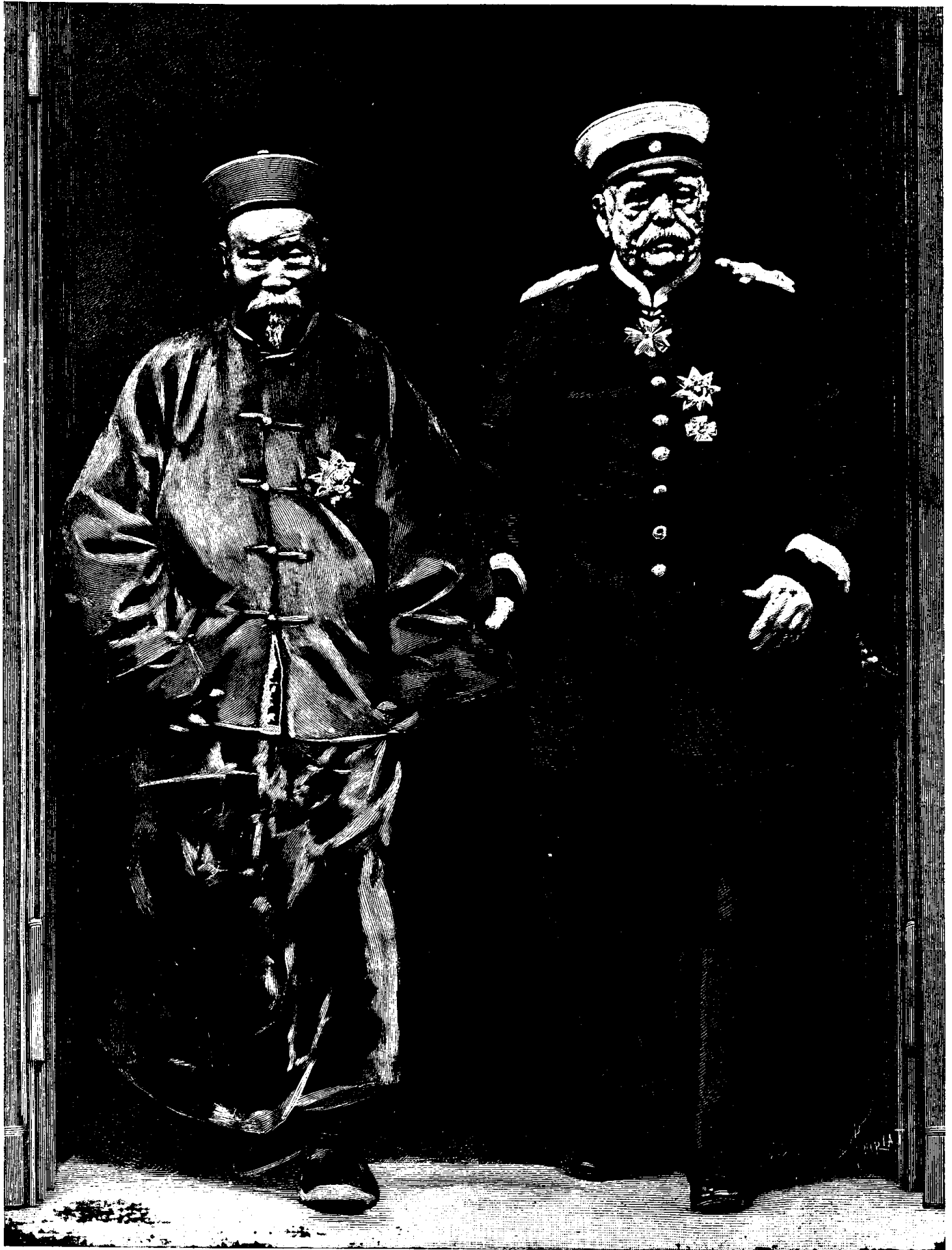
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

13^{ME} ANNÉE, No 640.—SAMEDI, 8 AOUT 1896

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



VOYAGE EN EUROPE DE LI-HUNG-TCHANG.—LE PRINCE DE BISMARCK ET LI-HUNG-TCHANG A FRIDRICHSDRUHE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 8 AOUT 1896

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—A bâtons rompus, par Gastou-P. Labat.—L'utilité de se rajeunir.—Nouvelle : Elle et lui, par Mathilde Aigueperse.—L'association des architectes.—Li-Hung-Tchang chez Bismarck.—Poésie : Il se peut, par Jules Lanos.—Gratitude et compliment, par Laurette.—S. M. Alphonse XIII, roi d'Espagne.—Poésie : Crépuscule, par Jos. Archambault.—A travers le Canada : L'orphelinat agricole de Notre-Dame de Montfort.—Encore un plagiat littéraires, par Louissette.—La chaussure de la femme.—Inventions nouvelles (avec gravures).—Chute de Napoléon.—Variétés.—Choses et autres.—Jeux et récréations.—Les Echecs.—Feuilleton : En détresse, par Jules Mary.

GRAVURES.—Portraits du prince de Bismarck et de Li-Hung-Tchang.—S. M. Alphonse XIII, roi d'Espagne.—Portraits des membres du comité de régie des étudiants en architecture, de Montréal.—A travers le Canada : L'orphelinat agricole de Notre-Dame de Montfort : Les orphelins avec leurs directeurs et directrices ; Groupe de quelques-uns des bienfaiteurs et des directeurs ; Le cimetière des religieuses ; Intérieur de la chapelle ; Vue du lac au Chevreuil ; La mission agricole d'Arundel ; Groupe d'excursionnistes.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

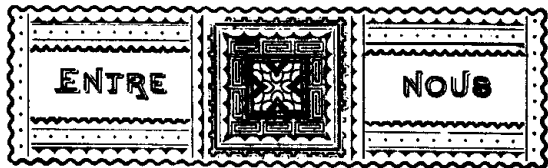
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



E ne vois rien de triste comme d'être triste... sans savoir pourquoi.

Et c'est ce qui m'arrive aujourd'hui.

Peut-être l'aventure de la femme d'un colonel anglais, dont le nom m'échappe, en est elle la cause ? Pauvre colonel !

Cette dame, du meilleur monde, nous disent les journaux de Londres,—comment doivent être celle du mauvais !—a été arrêtée pour ivresse, désordre, blasphème, etc., etc., et a été jugée mûre pour la prison, où elle est en train de cuver son gin et de faire d'amères réflexions sur le peu de liberté dont on jouit en Angleterre.

*** Cependant, non, ce n'est pas le cas de la colonelle qui me donne des idées noires.

Ne serait-ce pas plutôt celui de Miss Lansing Rowan ?

Cette miss au teint rose, aux joues fraîches, aux nerfs d'acier, cette jeune fille s'est mis en tête de défier Corbett : elle veut se battre à coups de poing avec le champion de la boxe !

Au fait, pourquoi pas ?

Est-ce que l'un des lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ aurait la prétention de soutenir que Miss Lansing Rowan ne devrait pas se payer le plaisir de se battre à coups de poing ? Cela fait encore moins mal que des coups de langue.

Personne—sauf Corbett—ne trouve la chose étrange. N'a-t-on pas vu en France, sous l'ancien régime, deux femmes—très nobles de nom—se battre à l'épée pour l'amour d'un imbécile ? Miss Rowan, elle, veut se battre pour l'amour de l'art.

*** Duel de femmes, de grandes dames, allez-vous dire ; ce n'est pas possible !

C'est de l'histoire pourtant. En voici un exemple : En ce bon vieux temps, que des ankylosés du bon sens regrettent, la comtesse de Nesles et la marquise de Polignac, se battirent au pistolet—quels pistolets !—au bois de Boulogne.

—Tirez la première, dit la marquise.

Madame de Nesle ajusta sa rivale et la manqua.

—La colère fait trembler la main, dit madame de Polignac.

Et venant à son tour, elle coupa un bout de l'oreille de la comtesse.

Il y en eut bien d'autres duels de femmes !

*** Corbett, en apprenant le défi qui lui était lancé sourit, branla la tête, s'appuya contre un poteau de télégraphe, parut absorbé dans de profondes réflexions et recouvra enfin la parole :

—Well, je ne sais que dire. C'est la plus étrange proposition que j'ai eue de ma vie. J'ai bien reçu des lettres de femmes, mais jamais comme celle-là. Une femme ! Je dois me battre bientôt contre un gaillard rudement solide, mais cela n'est rien à côté de l'affaire que me propose cette dame, j'ai envie de lui abandonner le championnat, par défaut de "comparoire".

Mais Miss Rowan ne l'entend pas de cette oreille, et il lui faut sa petite bataille.

Et dire qu'un écrivain, J.-J. Rousseau, a pondu cette phrase : "La femme a tout contre elle : nos défauts, sa timidité et sa faiblesse".

Jean-Jacques ne s'y connaissait pas.

*** Est-ce l'intrusion de trop de mots anglais dans notre belle langue qui m'ennuie ? Non, car un écrivain du vieux pays de Gaule, M. Nicolet, nous assure que le Français n'est nullement en danger et voici ce qu'il dit à ce sujet :

Lorsque des commerçants français arborent la pancarte "English spoken" ou "Man spricht deutsch" songent-ils à passer, avec armes et bagages, du côté de l'ennemi ? Nullement. Ils font savoir aux étrangers qu'ils peuvent entrer dans le magasin, qu'ils y trouveront quelqu'un à même de les recevoir et de converser dans leur langue ; neuf fois sur dix, il leur est répondu que l'interprète est sorti et les braves gens en sont réduits à s'exprimer en un français approximatif, constellé de barbarismes et de pataquès.

Lorsqu'un bon snob (encore un mot intrus) raconte qu'il est invité pour le lendemain à un *garden-party*, il ne met pas en réril l'existence de la langue française. Ce qui est ridicule, c'est que le public français ait accordé la naturalisation à certains vocables revenus défigurés de leur exil d'outre-Manche : le joli mot "fleurter" séduit les Anglais ; ils le costumant en *flirt* et voilà que le *flirt* conquiert la France et qu'on y flirte et qu'on oublie d'y fleurter, si l'on y continue à conter fleurette.

Semblables cas sont de minuscules infiltrations dans un réservoir immense : elles s'y perdent, elles y deviennent promptement méconnaissables.

Il n'y a guère lieu de redouter le débordement des racines étrangères sur le terrain français ; c'est, au contraire, le français qui partout s'infiltré et prospère.

Ouvrons les journaux, parcourons les journaux anglais ; il n'est point de numéro, il n'est point de

volume où non seulement se rencontrent des mots français, mais des phrases françaises ; le *Courrier de la mode* d'un des principaux illustrés de Londres, est intitulé : "Place aux dames," ce qui n'a rien de particulièrement visigoth.

En Hollande, le dictionnaire officiel appelle "régiment" un régiment et "soldat" ou "militaire" le soldat.

En Allemagne..., c'est précisément là que la francisation du vocabulaire est la plus intense. Bismarck tâcha de réagir par des circulaires draconiennes, mais leur sévérité n'inclina que les porte-plumes des bureaux ministériels et les journaux fourmillent de vocables naturalisés en même temps que déviés de leur acception originaire : la cave y devient "ein souterrain" et l'entresol s'y appelle "der Belétage"...

Pour ce qui est de l'anglomanie présente, c'est une mode et elle sera tôt passée. Le doux et clair parler français n'est nullement en danger.

Non, ce sont les mouches qui deviennent agaçantes en diable, les mouches qui ne sont que trop de saison.

Un savant, Marcy, a calculé qu'une mouche peut faire un kilomètre (environ onze cents verges) à la minute, et que son aile bat trois cent trente fois à la seconde. Une mouche, volant continuellement, ferait donc le tour du monde en vingt-deux jours.

Grâce à la conformation de ses pieds, dit le même savant, la mouche est un prodige d'équilibre, et l'on est surpris de la voir trotter avec autant d'aisance sur le plafond que sur une table ou une vitre. L'explication est simple : le pied de la mouche est garni de membranes lâches et molles, dont elle étend le rebord en soulevant le milieu. Posant toujours son pied à plat, elle creuse le dessous en ventouse, c'est-à-dire que pour continuer sa courbe, elle n'a qu'à détendre les muscles en question.

Les renseignements de M. Marcy sont très intéressants, mais les mouches sont bien ennuyantes.

*** Les journaux de Montréal annoncent au public que Mélina X..., vient d'être condamnée à deux mois de prison, pour avoir volé une théière à son mari.

Ce vol, ce mari, cette condamnation, cette théière, la femme, tout cela jette du brouillard dans mon encéphale.

Quelle théière, quel mari, quelle épouse !!!

Et, pour comble d'ennuis, pas de détails dans les journaux.

On dit bien que le plaignant—le mari !—est marchand de théières, mais cela n'explique pas le mobile du vol—puisque vol il y a.

A quoi sert une théière ? A faire du thé.

Pourquoi peut-on voler une théière à son mari ? Pour lui faire du thé.

Mais alors, Mélina, au lieu d'avoir deux mois de prison, aurait dû recevoir les félicitations du tribunal et les remerciements de son mari !

Pauvre Mélina !

*** Les articles de mode fourmillent de détails sur les nombreuses toilettes de la fille du prince de Galles qui vient d'épouser un prince de Danemark.

Ce que c'est beau, ces toilettes ! Ce que cela coûte cher !

C'est magnifique pour le commerce, à ce qu'il paraît.

Je voudrais bien connaître les détails de la toilette de noces de la première fille d'Eve et la comparer à celle de la princesse anglaise.

Mademoiselle Adam—(et Eve)—était certes une princesse de la plus haute volée, d'une bien plus haute volée, d'une bien plus haute noblesse que les princesses de nos jours, et cependant il me semble que ces dernières dédaigneraient le costume de leur gracieuse aïeule.

Pourquoi ?

*** Les changements de gouvernement ont une grande influence sur le langage et sur le style épistolaire.

On raconte qu'à l'époque de la Révolution française il fallait avoir grand soin de ne pas employer d'expression pouvant rappeler l'ancien régime.

On conserve, aux archives de Paris, une lettre assez

curieuse et qui prouve combien on prenait de précautions à cet égard,

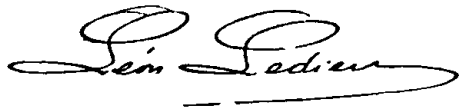
La missive débute ainsi :

" Mon cher ami,

" G'est sous l'empire d'une grande émotion..."

Mais, se souvenant sans doute que cette phrase pourrait devenir dangereuse, si elle tombait entre des mains républicaines, l'auteur l'a rayée et remplacée par la suivante : " C'est sous la république d'une grande émotion..."

Si non e vero.



A BATONS ROMPUS

Je ne ferai pas comme certains chroniqueurs, lesquels, souvent à court, s'écrivent des lettres de complaisance qu'ils signent Madame X... ou Monsieur Z..., cela pour remplir leur chronique, faire de la matière, et passer pour un phénix, car ces lettres commencent presque toujours par cette formule invariable : " M. vous qui connaissez et savez tout... pourriez-vous me dire... etc..." Je n'imiterai donc pas ces blageurs à tant la ligne, mais je vous dirai ceci :

Dernièrement, un de mes amis, bon époux, bon père et bon gendre, *rara avis*, me dit :

—Je suis inquiet.

—Pourquoi ? lui demandai-je.

—Mon bébé, un enfant de huit mois, mange trop, et mon médecin me dit de mettre un frein à son appétit gargantuesque. Ma petite fille aussi. Ainsi, jugez-en. Mon bébé mange deux grandes assiettes de soupe au vermicelle à son repas de midi ; ma petite fille—trois ans—mange trois cocos à la mouillette, et si je les écoutais, je crois bien qu'ils mangeraient le double.

Le cas me paraissait non très grave, mais très embarrassant pour moi, vieux garçon qui n'ai jamais eu d'enfants ; mais comme j'aime beaucoup cette petite engeance angélique et diabolique, je consultai mon cœur et dis à mon ami.

—Vos enfants sont-ils malades ?

—Non.

—Pleurent-ils ?

—Oui, quand je ne leur donne pas à manger.

—Dorment-ils bien ?

—Comme l'innocence.

—Mangent-ils des gâteaux, des sucreries ou autre chose durant la journée ?

—Non.

—Eh bien ! envoyez votre médecin au diable et laissez manger vos enfants tant qu'ils le voudront, surtout de la soupe, car les enfants qui ne mangent pas aux repas, ou d'une manière régulière, sont mièvres, étioles, souffreteux. Ils ressemblent aux buveurs qui, eux, crévent avant le temps, parce qu'ils ne mangent pas, les uns étant gavés de sucreries, les autres d'alcool, ce qui tue l'estomac, cette place d'arme de la santé.

Ne vous effrayez donc pas, pères et mères de famille, quand vos enfants ont une belle appétit.

* * *

En effet, pour faire des sujets forts, leur donner de l'existence, du poumon, voire même du cœur, il faut d'abord de la régularité dans ses repas et surtout une nourriture saine ; or, je ne sais rien de plus sain que la soupe, le pot-au-feu. Les Auvergnats, les Périgourdins, les soldats français, les moines actuels doivent leur robuste santé surtout à la soupe quotidienne. Il est vrai qu'on dit parfois " gras comme un moine," mais cela ne doit s'appliquer qu'à quelques-uns, car il y en a qui sont maigres comme des échaldas, mais malgré cela bien portant.

Eh bien, lecteur, je le répète, tout cela est l'effet de la soupe, car, comme on dit aussi qu'un repas sans fromage ressemble à une femme, sans appas, on peut

dire en toute sûreté qu'un repas sans soupe ressemble à une maison sans fondation. En effet, la soupe est la base, la fondation d'un repas, pauvre qu'il soit, et, avec une assiette de soupe on peut, à la rigueur, attendre toute une journée. Voilà pourquoi nos *pioupiou* français ont du jarret et du cœur ; voilà pourquoi on dit aux enfants : " Si tu veux grandir et avoir de la barbe comme papa, mange ta soupe."

Une preuve à l'appui de mon dire, c'est que les Auvergnats et les Périgourdins, déjà cités, mangent de la soupe pendant trois cents jours, et je connais ici et à Québec nombre de Français qui font fi du café au lait, nourriture de bégueules et de petits crevés, et qui mangent le matin une assiettée de soupe, ce qui leur permet de travailler et de boire dru sans manger autant de viande que les Canadiens.

* * *

Si je me permets de vous parler " pot-au-feu " lecteurs, c'est que les femmes ont l'air de ne plus vouloir s'en occuper, tant certains " bas bleus " seraient bien plus prisés s'ils étaient " cordons bleus ". Outre cela, j'ai lu dernièrement dans plusieurs journaux des recettes fort *coquasses* sur " l'art de manger ", et cela m'a fait rire.

Et d'abord, en premier lieu, on doit toujours manger quand on a faim, de même que le corps remplit toujours certaines fonctions quand il en a... besoin. Essayez donc de renvoyer au lendemain, et vous verrez. Donc, manger quand on a faim, et surtout manger ce qui nous plaît, ou, pour mieux dire, ce qui convient à notre estomac, et surtout à notre santé. La nature si prévoyante nous en fournit tous les moyens, et si nous n'en usons pas, c'est par négligence, ignorance ou routine.

Comme ce serait fort long si je voulais m'expliquer ici, je vous dirai tout simplement : achetez un petit traité de botanique et vous y trouverez que : Le cresson qui contient beaucoup d'iode est excellent contre les affections du poumon ; que l'asperge est un diurétique par excellence ; que le raifort radis noir, est un dépuratif, un antiscorbutique ; que la carotte est souveraine contre la jaunisse et les affections du foie ; que la laitue verte est un soporifique ; que l'ail est un vermifuge et microfuge indéniable ; je ne parle pas des fruits qui ont aussi mille propriétés diverses ; enfin vous pourrez vous droguer en vous nourrissant, et cela vaut mieux et vous coûtera meilleur marché que d'aller chez le droguiste. En outre, ce que je vous recommande surtout, c'est de ne pas lire en mangeant, car on ne peut pas nourrir l'esprit et la bête en même temps ; mais où vous pourrez lire en toute sûreté et avantage, surtout si vous lisez des gaudrioles qui vous dilatent la rate et excitent votre rire, c'est quand vous serez là où l'empereur de toutes les Russies ne peut envoyer son domestique pour le remplacer...

* * *

Dans un article écrit par moi à cette place, il y a quelques mois et me rappelant la mort pauvre de Ducondu, de Berthelot, de Vidal, tous trois journalistes, je soumettais l'idée d'une " Association de la Presse " entre journalistes, et je recommandais l'idée aux bons soins de Françoise, de *La Patrie*, convaincu d'avance que ce que femme veut le diable le veut.

Aussi, grâce à la spirituelle et sympathique chroniqueuse de *La Patrie*, l'idée a fait du chemin. Toutefois, elle me permettra de différer sur un point. Ce n'est pas tant une association spirituelle que je proposais, mais bien une association matérielle. En effet, qui en a plus besoin que le journaliste, le reporter et autres *ejusdem farinae*, lesquels sont généralement si légers au point de vue de l'existence, qu'ils ne songent qu'à voler... de leur plume. Organisons donc, parmi les gens de la presse, par eux et uniquement pour eux, une société mutuelle de secours comme il en existe déjà une parmi les employés de la poste du Canada, lesquels, moyennant une faible rétribution mensuelle et une modique taxe à la mort d'un de ses membres, donnent mille piastres aux héritiers du défunt, lesquels [mille dollars seront toujours très utiles à un journaliste avant qu'on le mette sous " Presse " pour

l'envoyer dans le nouveau " Monde ", cette dernière " Patrie," car un journaliste qui se respecte laisse toujours des créanciers après lui. Or, payons donc nos dettes ici bas, car nous en aurons assez à payer là-haut.

* * *

Ayant commencé par les enfants, ce sourire ensoleillé de la vie, je vais finir par un mot charmant d'une ravissante petite fille.

Je prenais le frais sur le carré Viger, quand j'aperçus une jolie blondinette qui jouait avec sa poupée.

—Tu t'amuses bien avec ton bébé, n'est-ce pas, ma belle ?

—Oui, monsieur, me répondit-elle, me regardant de ses grands yeux bleus étonnés, reflet de l'innocence des anges.

Et, après un moment de silence, elle me dit :

—Dis donc, monsieur, en as-tu un, toi, un bébé ?

—Non, ma belle, lui répondis-je.

—Alors, comment que tu fais pour t'amuser ?

Devant ce mot profond d'enfant qui contenait tout un monde de réflexions, j'aurais voulu que tous mes congénères en célibat des deux sexes fussent là.



L'UTILITÉ DE SE RAJEUNIR

Un chroniqueur parisien, Graindorge, affirme que, depuis la mort du marquis de Morès, mort qui, on le sait, lui avait été prédite par Mme de Thèbes, la chiromancie a fait de nombreux adeptes. Oyez plutôt : Une dame, à sa femme de chambre.—Ah ! je suis bien malheureuse !

La soubrette.—Qu'a Madame ?

La dame.—J'ai... j'ai que je suis allée consulter une chiromancienne.

La soubrette.—Et ?

La dame, se jetant dans ses bras en pleurant.—Et je suis perdue, ma pauvre Julie !

La soubrette.—Madame exagère.

La dame.—Je suis perdue, te dis-je !

La soubrette.—Combien ça a-t-il coûté à Madame ?

La dame.—Quarante francs.

La soubrette.—Ça m'étonne que Madame ait eu de mauvaises nouvelles pour ce prix-là.

La dame.—Oh ! ne plaisante pas, je t'en prie ! Ces femmes-là sont terribles. Celle-là avait un air... Hélas ! elle ne s'est pas trompée !...

La soubrette.—Et que vous a-t-elle dit, sans curiosité ?...

La dame.—Que je mourrais à trente ans.

La soubrette.—Madame dit ?...

La dame.—Trente ans, ma pauvre Julie. Je n'ai plus que deux ans à vivre... (*Soupirant.*) Je vais tâcher de bien les employer.

La soubrette, souriant.—Que Madame se rassure.

La dame.—Pourquoi ? Mais...

La soubrette.—Madame oublie...

La dame.—J'oublie ? Qu'est-ce que j'oublie !

La soubrette.—A force de dire à ses adorateurs qu'elle a vingt-huit ans, Madame a fini par le croire...

La dame.—Mais...

La soubrette.—Madame a complètement oublié !... Ce n'est pas vingt-huit ans qu'a Madame... C'est trente-quatre... Madame m'a montré son extrait de naissance.

La dame, complètement rassurée.—Tiens ! c'est vrai...

La soubrette.—Madame est tranquille ?

La dame.—Tout à fait... (*Réfléchissant.*) Tu vois qu'on fait bien de cacher son âge !

S'il y a quelque chose qui puisse m'étonner encore, c'est qu'on puisse encore s'étonner de quelque chose.—
ALEXANDRE DUMAS.

ELLE ET LUI

Je l'ai raconté à deux personnes.

La première, une bonne mère de famille, est restée longtemps silencieuse ; puis, un soupir a soulevé sa poitrine, et, comme se parlant à elle-même ;

—C'est triste ! a-t-elle dit.

La seconde, un célibataire, presque un vieux garçon, a éclaté de rire, en répétant plusieurs fois :

—Elle est bien bonne, celle-là ! Elle est bien bonne !

Comment expliquer deux effets si différents ? Je laisse aux psychologues le soin d'élucider cette question et d'analyser ce mystère du cœur humain.

Voici mon histoire :

Un jeune ménage, Alice et Julien, si vous voulez.

Alice, gracieuse, instruite, aimante, d'une délicatesse de sentiments hors ligne.

Julien, intelligence médiocre, âme un peu basse sous des dehors séduisants..., du reste, ce qu'on est convenu d'appeler "un bon garçon."

Quand il se maria, à ceux qui s'informaient de ses qualités, voici ce que répondaient les personnes qui ne voulaient pas mentir.

—Son père est un homme très digne, très estimé ; sa mère est d'humble origine, mais possède une grosse fortune.

Julien avait échoué à tous ses examens... Grâce à l'influence d'un ami, on avait fini par le caser dans une grande administration.

Ses amis l'aimaient, le trouvant généreux, mais le plaisantaient facilement, un peu parce qu'il y avait matière, beaucoup parce qu'il prenait mal ces coups d'épingle inoffensifs.

En revanche, on était unanime à vanter les qualités de sa femme, et à la mettre bien au-dessus de lui.

Ces éloges fréquents avaient fini par exaspérer Julien.

—On croirait vraiment qu'elle est parfaite ! pensait-il.

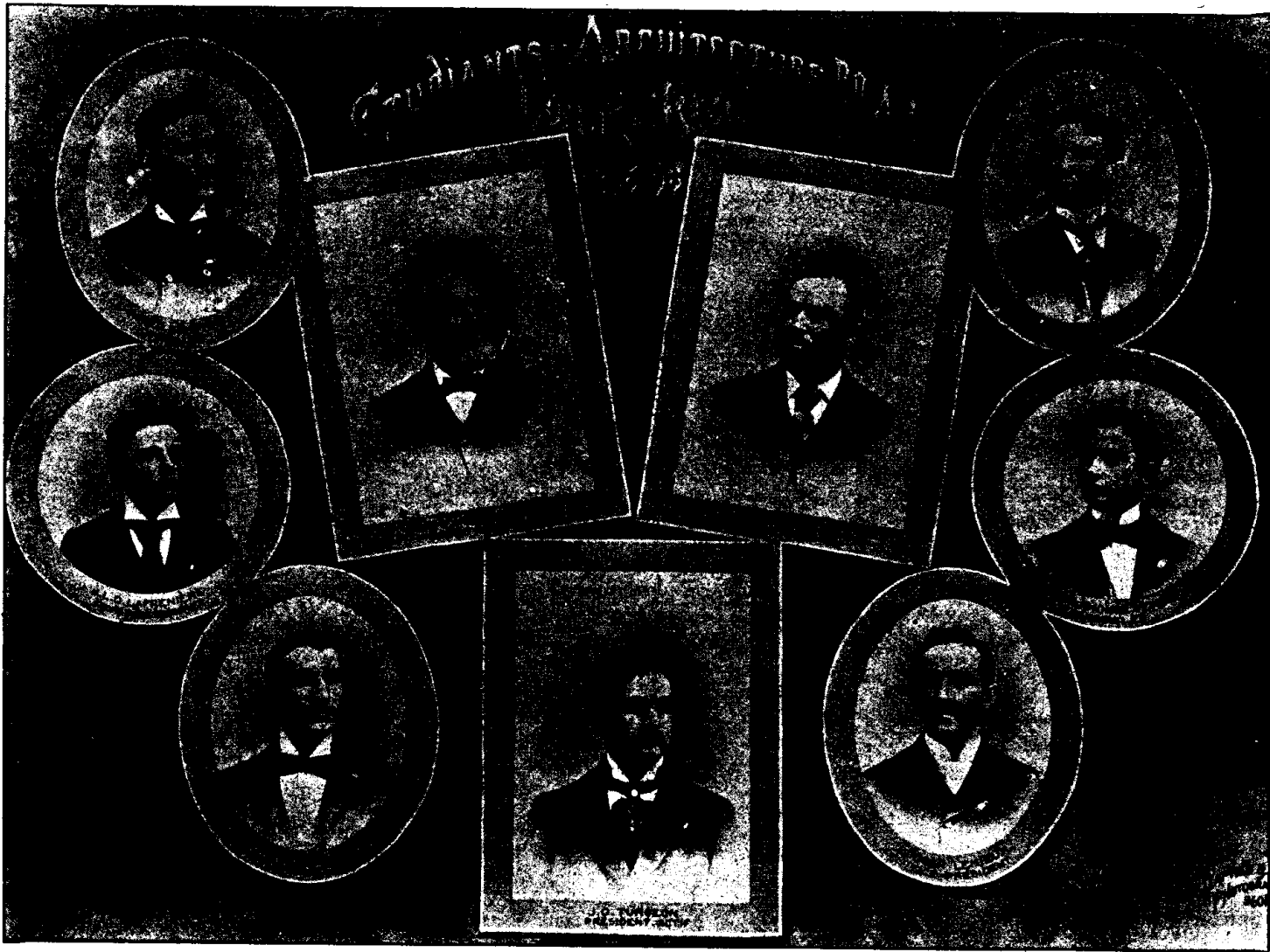
Et, avec sa courte vue, sa nature un peu triviale, il en vint à souhaiter de lui trouver un défaut.

Un jour, prenant pour prétexte un plat mal préparé, il s'échappa en reproches nombreux.

—Votre piano, vos aquarelles, vos broderies au petit point, tout cela est très beau, ma chère, mais plus de surveillance à votre cuisine le serait bien davantage. La femme artiste peut être très appréciée dans le monde par des artistes comme elle, ou par des gens superficiels, mais il est permis à son mari, qui ne se nourrit ni de notes de musique, ni de travaux artistiques, de préférer une bonne petite ménagère. Voyez notre amie Cécile : elle sait unir les dehors séduisants aux solides qualités d'une femme d'intérieur. Vous souvenez-vous du gâteau praliné servi à son dernier dîner ? C'était son œuvre... Était-ce assez réussi ?... Et pourriez-vous, dites-moi, en faire autant ?

Alice avait de l'esprit... Sans chercher à s'excuser ou à se défendre, elle laissa tomber l'avalanche... et, bientôt, faute de riposte, Julien dut s'arrêter, ayant épuisé tous ses griefs.

La bourrasque apaisée, M. X... parti, Alice, restée seule, se mit à réfléchir.



MONTRÉAL.—LE COMITÉ DE RÉGIE DES ÉTUDIANTS EN ARCHITECTURE.—Photo. Laprés & Lavergne

—Il a peut-être raison, pensa-t-elle. Je me fie trop à Mariette. C'est une excellente cuisinière ; mais plus de surveillance de ma part l'empêcherait de s'oublier comme elle l'a fait aujourd'hui. Puisque Julien a la petite faiblesse d'aimer la bonne chère, cherchons à le contenter. Demain j'irai trouver Cécile, et lui demanderai des conseils, des recettes, surtout celle de ce fameux gâteau praliné ! Puis, la saison des fruits arrivant, nous nous occuperons de conserves, de confitures de tout genre. Quelle surprise pour Julien, quand je lui dirai : "C'est moi, ta femme, qui ai fait ces délicieuses choses-là !"

Quelques jours après, au bureau, on discutait sur le mariage de Z... qui allait épouser cette petite dinde de V...

Parmi les célibataires, c'était toujours un thème favori que les plaisanteries sur les nouveaux ménages...

Or, ce matin-là, grâce au soleil et au souffle printanier qui entraient par les fenêtres ouvertes, il y avait

exubérance de sève dans toute cette jeunesse. Les bons mots se croisaient à travers les grillages, en même temps que les paperasses jaunies recevaient maints fous rires qui ne leur étaient pas destinés.

Seul, Julien restait silencieux. Il avait pour cela deux raisons : le sujet lui déplaisait d'une façon absolue, puis la riposte vive, alerte, spirituelle, lui manquait ordinairement.

On finit par remarquer ce mutisme. Z... et sa petite dinde furent oubliés aussitôt.

—Notre Julien est un heureux mortel, lui !

—Il a trouvé le bonheur parfait !

—Chance rare !

—Un bijou de femme !

—Bonne !

—Elégante !

—Gracieuse !

—Distinguée !

Et tous en chœur :

—Veinard, va !

Très vexé, Julien attendait avec impatience l'heure du départ...

Il sortit le premier, mécontent des autres, mécontent de lui-même.

—Ma femme ! toujours ma femme ! grommelait-il, dans le vestibule, en décrochant rapidement son pardessus. Ils sont agaçants, ma parole ! ma femme ! Et moi, on me prend donc pour un cornichon !

Il en oublia son cigare, son tour de ville avant de déjeuner, et ne s'aperçut pas qu'il rentrait chez lui beaucoup plus tôt que d'habitude.

Personne à la fenêtre ni sur le balcon pour guetter son arrivée, personne au salon ! personne dans la salle à manger !

De plus en plus maussade, il entra alors dans la chambre de sa femme.

Alice écrivait, si absorbée qu'elle n'avait pas entendu venir M. X...

Au bruit de la porte s'ouvrant brusquement, elle se hâta de quitter son bureau, et s'avança, interdite et rougissante, pour embrasser son mari.

Celui-ci remarqua ce trouble.

—Je vous dérange ! dit-il, d'un ton sec.

—Pas du tout. Seulement je ne vous attendais pas encore, il est à peine onze heures. Vous n'êtes pas souffrant ?

—Non.

—Alors, venez faire un tour de terrasse. Vous admirerez mes primevères et mes jacinthes, pendant que je dirai à Mariette de hâter le déjeuner.

Mais lui, sans bouger, blême, les sourcils froncés :

—Vous écriviez, je crois ?

Alice jeta les yeux sur son bureau et répondit, avec un léger sourire :

—Oui, un rien.

Il fit un pas en avant.

—On peut voir ce rien, j'imagine ?

—Pas aujourd'hui, plus tard ! s'écria la jeune femme, cherchant à entraîner son mari au dehors.

Il répéta avec une colère croissante :

—Pas aujourd'hui, plus tard ? Oh ! c'est ainsi, madame, que vous accueillez une demande très simple... Voyons, qu'écrivez-vous ? Répondez à l'instant !

Cette fois, Alice fut atterrée...

Quoi, son Julien, son cher Julien s'emporter à ce point ! Était-ce possible ?

Le front pâle, se raidissant sous l'insulte, elle demeurait immobile, regardant un rayon de soleil qui, après avoir glissé sur les fleurs du balcon, venait éclairer les bibelots charmants offerts par son mari, le "nid" qu'elle s'ingéniait à embellir, où elle avait connu des jours si heureux... et certains vers lui revenaient à la mémoire avec une impitoyable ténacité :

Le bonheur, qu'est-il donc ? Une triste chimère,
Un rêve dans le temps ; dans l'abîme, une fleur ;
Dans une sombre nuit, une étoile éphémère ;
Au midi d'août, un souffle à travers la chaleur.

Hors de lui, exaspéré de ce silence, M. X... saisit violemment le bras de sa femme :

—Me donnerez-vous ce papier, oui ou non ? cria-t-il.

Alice ne bondit pas sous l'outrage... une entaillement en plein cœur !

Elle n'eut pas de crise de nerfs... Elle ne chercha pas à se révolter contre cette tyrannie soupçonneuse, pas plus qu'à se disculper d'une faute imaginaire...

"Il est des chagrins qui n'ont ni plaintes ni larmes", a dit Mme de Staël.

Le chagrin de la jeune femme était un de ceux-là...

Lentement, elle se dirigea vers son bureau, prit le papier suspect ; puis méprisante, glacée, le tendit à Julien...

Celui-ci y jeta les yeux et sortit aussitôt, confus, tête basse, oubliant même le déjeuner.

Il avait lu :

"Recette pour conserver les cornichons."

MATHILDE AIGUEPERSE.

L'ASSOCIATION DES ARCHITECTES

(Voir gravure)

L'Association des Architectes fut fondée il y a quatre ans par les principaux architectes de Montréal dans le but de relever le niveau de la profession.

Les étudiants en architecture qui sont sous le contrôle immédiat de l'Association, sont déjà en assez grand nombre et ont fait de grands progrès dans l'art qu'ils étudient.

Le comité de régie se composait, cette année : de MM. Hutchison et J. Z. Restier, deux des membres les plus en vue de l'Association des Architectes, comme présidents honoraires et de M. J.-O. Turgeon, comme président actif.

Le groupe que nous publions, est l'ouvrage de MM. Laprés et Lavergne.

Savoir se posséder dans une affaire fâcheuse, c'est s'épargner la moitié du chagrin.—PLAUTE.

IL SE PEUT ?

*Au fond du parc baigné de brume diaphane,
Les soirs très alanguis des deux mois où l'on fane,
Lorsque les vers luisants allument leurs quinquets
Et qu'il se fait trop tard pour les sports des criquets,
Il se peut que l'on rêve ou qu'on pleure ou qu'on rie,
Il se peut, qu'étant seul, on s'agenouille et prie.*

*Rêver, c'est endormir un instant la douleur ;
C'est flâner, même après qu'on ne l'a plus, la fleur ;
C'est éveiller en l'âme ainsi qu'une âme neuve
Plus sensible au plaisir et moins forte à l'épreuve ;
C'est écouter encor, quand l'écho s'en éteint,
Un chant triste de femme en un rythme incertain.*

*Il se peut que l'on pleure, au fond du parc immense,
A quelque air sangloté d'une vieille romance
Qui redit combien peu le ciel nous fut clément,
Il se peut que l'on pleure en secret, follement,
Au mourant souvenir d'une aventure ancienne
Et dont nous trouble sans savoir la musicienne.*

LI-HUNG-TCHANG CHEZ BISMARCK

(Voir gravures)

Li-Hung-Tchang, le "grand old man" chinois, est de plus de deux mois en Europe. A lentes étapes, il visite l'Occident auquel, après la défaite de la Chine par le Japon, il semble qu'il vienne demander le secret de la victoire et les moyens de la revanche. Examinant, jugeant et comparant, il a déjà parcouru la Russie, l'Allemagne, la Belgique. Depuis quelques jours il est maintenant à Paris. Partout il étudie l'organisation militaire et les armements des diverses puissances européennes. Et tous les gouvernements se mettent tour à tour en mesure de satisfaire ses intéressantes curiosités, de l'étonner par le déploiement de leur force, d'étaler devant lui l'importance de leurs préparatifs guerriers. Exciter l'admiration du vieil homme d'Etat jaune n'est pas une simple satisfaction d'amour-propre. Li-Hung-Tchang est un gros client en perspective. D'une part, son influence est prépondérante, en dépit des récents échecs dont il porte la responsabilité, dans la politique chinoise ; et il est évident que la Chine, de laquelle toutes les grandes puissances d'Europe attendent des avantages commerciaux ou politiques, les accordera à celles que Li-Hung-Tchang aura estimées de visu les plus fortes. D'autre part, puisque le Céleste Empire veut renouveler son matériel de guerre, remplacer ses fusils avariés, ses canons de pacotille, ses projectiles de terre cuite recouverts d'une peinture imitant la teinte de l'acier, et sa flotte de fantaisie,—voilà de belles commandes en perspective pour les manufactures d'armes, les fonderies, les usines d'explosifs, les chantiers de constructions navales de la Russie, de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la France. On ne reçoit pas tous les jours la visite de tels acheteurs, et il n'est pas superflu, en pareil cas, de se mettre en frais.

L'heure des commandes n'a pas encore sonné, mais Li-Hung-Tchang est en train de choisir entre les modèles de canons et de croiseurs comme entre les alliances.

Débarqué d'abord en Russie, il a assisté, à Moscou, aux fêtes du couronnement du tsar Nicolas II, à Saint-Petersbourg, à de grandes revues, à Cronstadt au lancement d'un croiseur. En Allemagne, où il s'est rendu ensuite, et où on l'a promené d'arsenal en arsenal, les deux événements saillants de son séjour sont ses visites à M. Krupp et à M. de Bismarck.

A l'usine Krupp, il a vu fondre devant lui sa propre statue. Au château de Friedrichsruhe le prince de Bismarck avait autorisé un photographe à prendre des instantanés de son entrevue avec Li-Hung-Tchang. Le vieux chancelier allemand a voulu sans doute faire ressortir l'importance historique de cette rencontre *in extremis* des deux plus illustres hommes d'Etat de l'Orient et l'Occident.

Tous deux connurent les excès d'honneur, puis les

heures de disgrâce. Que se dirent, pendant les deux heures que dura leur conversation, le chancelier de soie jaune et le chancelier de fer, vieillis, mais encore robustes ? Nul ne l'entendit. Mais il est probable que, si des allusions purent être faites aux rôles respectifs de la force et du droit dans les rapports entre nations, ni Bismarck, ni Li-Hung-Tchang ne trouvèrent sujet de causerie qui les passionnât davantage que celui des intrigues de cour et des caprices des empereurs.

Les confidences terminées, M. de Bismarck conduisit son visiteur, en le tenant par la large manche de sa robe, sur la terrasse où il a coutume de se montrer aux foules venues pour l'acclamer. Un objectif était braqué et enregistré au passage les attitudes si différentes de M. de Bismarck, portant beau encore son uniforme de cuirassiers et de Li-Hung-Tchang, de sept ans plus jeune (il est né en 1822), cassé, courbé et tremblotant. C'est ce document que nous mettons sous les yeux des lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ.

GRATITUDE ET COMPLIMENT

A madame Louissette.

Mon Dieu que vous êtes fine ! et que je vous aime ! Comme vous avez bien dit ! Comme il est vrai, spirituel et logique votre charmant écrit "Toilette et politique," paru dans le MONDE ILLUSTRÉ du 18 juillet !

Voulez-vous me permettre de vous dire que vos bonnes paroles sont l'expression complète, entière et absolue de mes propres pensées et opinions ?... Et que je vous remercie de l'avoir si bien rendue ?... (Mille fois mieux que je n'aurais pu le faire moi-même : ce à quoi je n'aurais jamais songé, d'ailleurs).

Comme vous, madame, je crois que, sans prendre une part active aux luttes politiques, les femmes doivent connaître au moins les questions qui se déroulent sous leurs yeux et qui se rapportent au gouvernement de notre cher pays.

Je trouve que, pour des Canadiennes, l'histoire du Canada doit primer toutes les autres, et dussions-nous n'en savoir qu'une, que ce soit au moins celle-là !... Puis l'histoire vécue n'est-elle pas mille fois plus intéressante que l'histoire apprise ?...

Comme vous, madame, je désirais que les catholiques du Manitoba rencontrassent un appui sympathique et légitimement dû de la part de leurs frères de la province de Québec ; que les gouvernants, justes et loyaux, qui se sacrifiaient pour faire respecter les droits de nos compatriotes, fussent félicités et récompensés par ceux à la reconnaissance desquels ils étaient en lieu de prétendre ; que le suprême cri de ralliement des Canadiens (français et catholiques surtout) fût : "Respect à la justice, honneur à notre foi, obéissance à notre clergé !"

Enfin, aimable madame Louissette, pour tout résumer, je vous dirai franchement que j'admire votre élégant et fin petit article !

Je vous souhaite cordialement le bonjour !

LAURETTE.

S. M. ALPHONSE XIII, ROI D'ESPAGNE

(Voir gravure)

Agé aujourd'hui de dix ans, le petit roi d'Espagne a déjà une histoire. C'est lui qui a inauguré en juin 1888, l'exposition de Barcelone. Des photographies, des peintures l'ont montré assis dans un grand fauteuil de velours rouge, et vêtu de blanc, avec, sur des coussins à ses pieds, ses deux sœurs, la princesse des Asturies et l'infante Marie-Thérèse.

Comme tous les enfants, Alphonse XIII a failli mourir et les Espagnols n'ont point vécu, qu'il n'ait été sauvé. Le petit roi est, en effet, aimé pour lui-même et pour Marie-Christine, la bonne mère et la bonne reine,—très simple, presque moderne, si l'on se laisse d'étiquette, et dont chacun peut, en le voulant bien, toucher la robe et baiser les mains.

CREPUSCULE

Qu'il est grand ce tableau de la belle nature,
 Quand au loin le soleil dans la mer calme et pure
 Plonge son disque d'or au couchant d'un beau jour.
 Les gros nuages gris s'empourprent tour à tour
 Et leurs replis neigeux d'or, de frange et de moire,
 Se courbent en passant devant l'astre de gloire.
 L'étréscillant soleil a pourpré ses rayons
 Et la nuée en flamme atteint les horizons ;
 Ce n'est plus qu'un brasier où l'astre plein de gloire
 Est assis au milieu sur son char de victoire ;
 La mer a des reflets que l'or ne peut avoir ;
 Le diamant pâlit devant son vif miroir ;
 Mais le soleil descend derrière les montagnes.
 Et la nuit va bientôt assombrir les campagnes
 Sur l'aile du zéphyr déjà tiède et mourant,
 De l'oiseau qui s'enfuit souffle le dernier chant,
 Le goëland neige et la mouette grise
 Passent à tire d'aile ; il n'y a plus de brise
 Et plus de nourriture, et les petits, là-bas,
 Regardent si le père au loin ne revient pas !
 Tout se tait, tout s'enfuit, tout s'endort et s'efface,
 Le silence nocturne au bruit du jour fait place
 Et déjà de la nuit le vaste voile noir
 S'est détaché là haut et remplace le soir.

JOS. ARCHAMBAULT.

Portage, juillet 1896.



L'ORPHELINAT AGRICOLE A NOTRE-DAME DE MONTFORT

Dans son œuvre d'apôtre, feu l'abbé Rousselot avait gémi de voir se perdre, pour la société et pour la religion, tant d'âmes d'enfants abandonnés dans la grande ville, soit au seuil de la vie, quand les bonnes Sœurs Grises ne les rencontrent pas, soit dans les premiers ans de l'existence, quand le dénuement de ressources ou d'autres causes moins avouables font que les parents délaissent ces petits, sans protection et sans direction. Ces pauvres êtres abandonnés deviennent les parias de l'existence et se tournent souvent, sous l'aiguillon du mauvais sort, en ennemis déclarés de la société et de la foi.

Ils seraient d'abord recueillis, ces pauvres petits infortunés, confiés, selon le cas, aux Sœurs Grises, qui veilleraient sur leur première enfance, puis, au sortir de ces mains maternelles, confiés à des mains non moins tendres où, depuis l'âge de quatre ou cinq ans jusqu'à douze ou treize ans, on s'occuperait de façonner leur caractère, leur apprendre à devenir des citoyens et des chrétiens. Après cela, on les placerait, soit sur une ferme modèle, où l'on en ferait des cultivateurs parfaits, soit dans une école industrielle, où ils apprendraient des métiers selon leurs aptitudes et de façon à se mettre en mesure de gagner honorablement leur vie. Ce serait le salut assuré d'un grand nombre d'âmes, ce serait une force fatalement destinée à paralyser le progrès social du Canada-français, et qu'il deviendrait ainsi possible de tourner à son plus grand avantage.

Voilà ce que s'était dit feu M. l'abbé Rousselot. Il réussit à faire partager son sentiment par un groupe de citoyens d'élite de la cité de Montréal. Et du commun effort de toutes ces bonnes volontés combinées germa l'œuvre si belle de l'orphelinat agricole de Notre-Dame de Montfort, le 26 juillet 1882, en la fête de la bienheureuse sainte Anne, mère de Marie.

Depuis, les péripéties de succès et d'angoisses se sont succédées pour les bienfaiteurs de Montfort et les dignes ouvriers qu'ils avaient envoyés à leur vigne, pour leur en confier la croissance avec les espoirs de la moisson : Pères de Marie et Frères servants, avec les Filles de la Sagesse, pour l'éducation et la formation agricole des petits recueillis, à Montfort, Frères de St-Gabriel, pour la direction de l'école industrielle à Montréal.

Depuis les débuts, sous la conduite du R. P. Flou-

rence, le vénéré fondateur actuellement rappelé à Saint-Laurent-sur-Seine (en Vendée), France, et de son digne auxiliaire, le vénérable frère Ugolin, jusqu'au directorat actuel du R. P. Bouchet, Provincial de la Société de Marie, du Canada, résident à Montfort, elles ont été bien variables, ces péripéties d'angoisses et de succès. Et comme pour toutes les grandes œuvres destinées à vivre et prospérer, les commencements ont été marqués de beaucoup plus d'angoisses que de succès.

Mais la Providence veillait sur cette fondation éminemment catholique et nationale. Elle a triomphé des obstacles sans cesse renaissants et sa permanence est aujourd'hui assurée. Une guérison miraculeuse l'a décidée !

C'est à l'heure même où elle pouvait croire son sort le plus en danger que se manifestait l'intervention d'En Haut, si opportune, pour lui rendre la vie avec la confiance. Il est arrivé ainsi, par exemple, que le legs si généreux de feu M. Huberdeau a permis aux Pères de Marie d'acquérir la superbe ferme modèle d'Arundel sur la Rouge, juste au moment critique où l'on venait de constater, après de longues réflexions et de pénibles tentatives, l'impossibilité absolue d'établir une exploitation agricole sérieuse à l'entour de Montfort. C'était le salut pour l'œuvre ; et depuis lors, l'horizon n'a cessé de s'éclaircir. Le Canada français possède un institut unique : un orphelinat agricole catholique, définitivement établi.

Les promoteurs de l'œuvre et ses constants bienfaiteurs, les Auger, les Montmarquette, les Froidevaux, les Sénécal, les Brunet, les Porcheron—nous voudrions les nommer tous, comme des bienfaiteurs insignes de l'enfance et de l'humanité—les associés de la première heure que compta l'abbé Rousselot, ont été les artisans infatigables de ce succès. Leur zèle a su créer un profond mouvement de sympathie et de concours patriotique au sein de la métropole. Les charités ont été nombreuses, abondantes même, avons-nous la satisfaction de pouvoir dire, comme le méritait et le nécessitait une œuvre de cette envergure pour l'entretien et la formation de quatre cents enfants abandonnés, répartis entre deux maisons, Montfort et Arundel, avec le personnel qui les dirige et les instruit, une cinquantaine de personnes, religieux et religieuses.

Pourtant, ce n'était pas tout de fonder cette œuvre au fond des grands bois du Nord ; il fallait la mettre en communication avec le monde extérieur. Les chemins de voiture, existant à peine, n'étaient point du tout suffisants pour cela.

C'est alors que les principaux bienfaiteurs de Mont-

fort se constituèrent en corporation et commencèrent cette entreprise colossale d'établir un chemin de fer de colonisation, par monts et par vaux, depuis la jonction Saint-Sauveur sur le "Montréal et Occidental," jusqu'à l'orphelinat de Montfort. Avec un peu d'aide des gouvernements fédéral et provincial, ils y ont pleinement réussi. Déjà le "Chemin de fer de colonisation de Montfort," véritable serpent d'acier s'accrochant aux flancs des monts superbes, s'élançant au beau milieu des lacs limpides, tel que le lac au Chevreuil qu'il coupe par moitiés, et tel aussi le grand lac Saint-François-Xavier, sur un bon tiers duquel l'alerte et solide petit convoi à l'air de nager sans façon le "Chemin de fer de colonisation de Montfort," disons-nous, est déjà construit sur un parcours de vingt-cinq milles, dépassant même d'une dizaine de milles, jusqu'en plein bois, la maison de Montfort. Espérons que les gouvernements viendront à sa rescousse de nouveau pour permettre à ses directeurs de réaliser leur patriotique et pratique projet et de conduire leur ligne jusqu'à un premier terminus temporaire, à Arundel—car ce chemin devra, un jour, aller frapper "l'Ottawa et Gatineau," sur la rivière de ce nom, et relier cette puissante artère avec le "Pacifique Canadien," division "Montréal et Occidental," près Saint-Jérôme.

De cette façon, les deux sièges de l'institut de Montfort seront reliés ensemble et avec la métropole commerciale canadienne ; une quinzaine de lieues de territoire de colonisation jouiront du même avantage, ces quinze lieues de voie couvrant quatre cantons différents, lesquels cantons renferment une multitude de bonnes terres favorables à l'expansion colonisatrice.

Aussi avons-nous vu avec le plus grand plaisir une note, récemment publiée par les journaux de Québec, annonçant que le gouvernement provincial va de nouveau subventionner le chemin de fer de Montfort et Arundel. Nous n'avons aucun doute que l'administration fédérale ne voudra point se laisser vaincre en générosité en faveur d'une entreprise d'une aussi haute utilité publique.

C'est ce même gracieux petit chemin de fer, où des merveilles de l'art des ingénieurs ont été réalisées, qui déposait, samedi, le 25 juillet dernier vers midi, en face de l'orphelinat de Montfort, après une heure de marche environ, une couple de cents excursionnistes pris à la jonction Montfort et amenés là par le "Pacifique Canadien."

Tout était en fête dans l'institut et à l'entour. Les drapeaux flottaient dans la brise ; les enfants, groupés sur le portique, jetaient des hurrahs retentissants pour saluer les arrivants, et les touristes eux-mêmes



GRUPE D'EXCURSIONNISTES AUX ENVIRONS DE MONTFORT.—Photo. Laprés & Lavergne.

se sentaient tout fiers et émus de ce délicieux spectacle animé dans un cadran admirable de belle nature vierge.

Il était midi, et le dîner fut bientôt pris, qui se logeait au vaste et bon hôtel Plouffe ; qui, éventrant les paniers bien garnis apportés "ad hoc" en improvisant, à l'ombre de quelque touffe d'arbres, et sur une nappe d'herbe verte, au bord du lac tranquille, une dinette champêtre ; qui acceptant la frugale et généreuse hospitalité des bons Pères ou des excellentes Filles de la Sagesse, selon qu'il s'agissait des messieurs ou des dames.

Et puis, ce furent les promenades sans fin dans les environs de l'orphelinat : tout ce pittoresque paysage demandait à être exploré par les visiteurs tant soit peu amateurs de belle nature.

Les magnifiques photographies de Montfort, que nous publions aujourd'hui, sortent des ateliers de nos habiles artistes, MM. Laprés et Lavergne, 360, rue Saint-Denis.

ENCORE UNE "PIRATERIE LITTÉRAIRE"

A M. Jos. Hamel, lac Edouard.

Un par semaine, c'est trop, n'est-ce pas, M. Viator ? S'il vous fallait répondre à celle du numéro du 25 juillet, intitulée "Toi ou moi," voilà que cela deviendrait ennuyeux pour vous. Alors, que diriez-vous d'une acolyte ?

En parcourant le sommaire du MONDE ILLUSTRÉ du n° 638, je fus frappée au titre de la pièce "Toi ou moi !" Je m'empresse de couper mes feuilles ; j'avais tant hâte ! quel souvenir se présentait à ma mémoire ! J'ouvre mes pages vite... mais, ô déception, c'était une vieille histoire... toujours belle, il est vrai, mais pas neuve du tout !

Il y a quatre ans, je recevais gratuitement un numéro d'un petit journal qui (si je me rappelle bien) était imprimé aux Etats-Unis. C'était quelque chose... vais-je le dire ? de si insignifiant, qu'il ne vallait certainement pas la peine de s'y abonner. Il y avait justement de bien une gentille poésie, exactement celle signée aujourd'hui par M. Jos. Hamel, dans LE MONDE ILLUSTRÉ. Je découpai cette poésie et je jetai le journal.

Quelques mois après, par un brillant matin d'été, sous une toilette de vierge, je me rendais à l'église, pour passer hautement, en face du saint autel, le terrible Rubicon pour m'unir à jamais à celui que j'aimais tant... et que j'aime toujours. Tout-à-coup, je pensai à ma poésie !... Une certaine appréhension paralysa mes idées... je vis tout en noir... j'étais mal ! Ah ! j'aurais pleuré !... Mais non, ce n'était pas le temps ; qu'aurait dit mon fiancé ? Je pus alors me maîtriser.

La journée se passa belle. J'oubliai ma poésie.

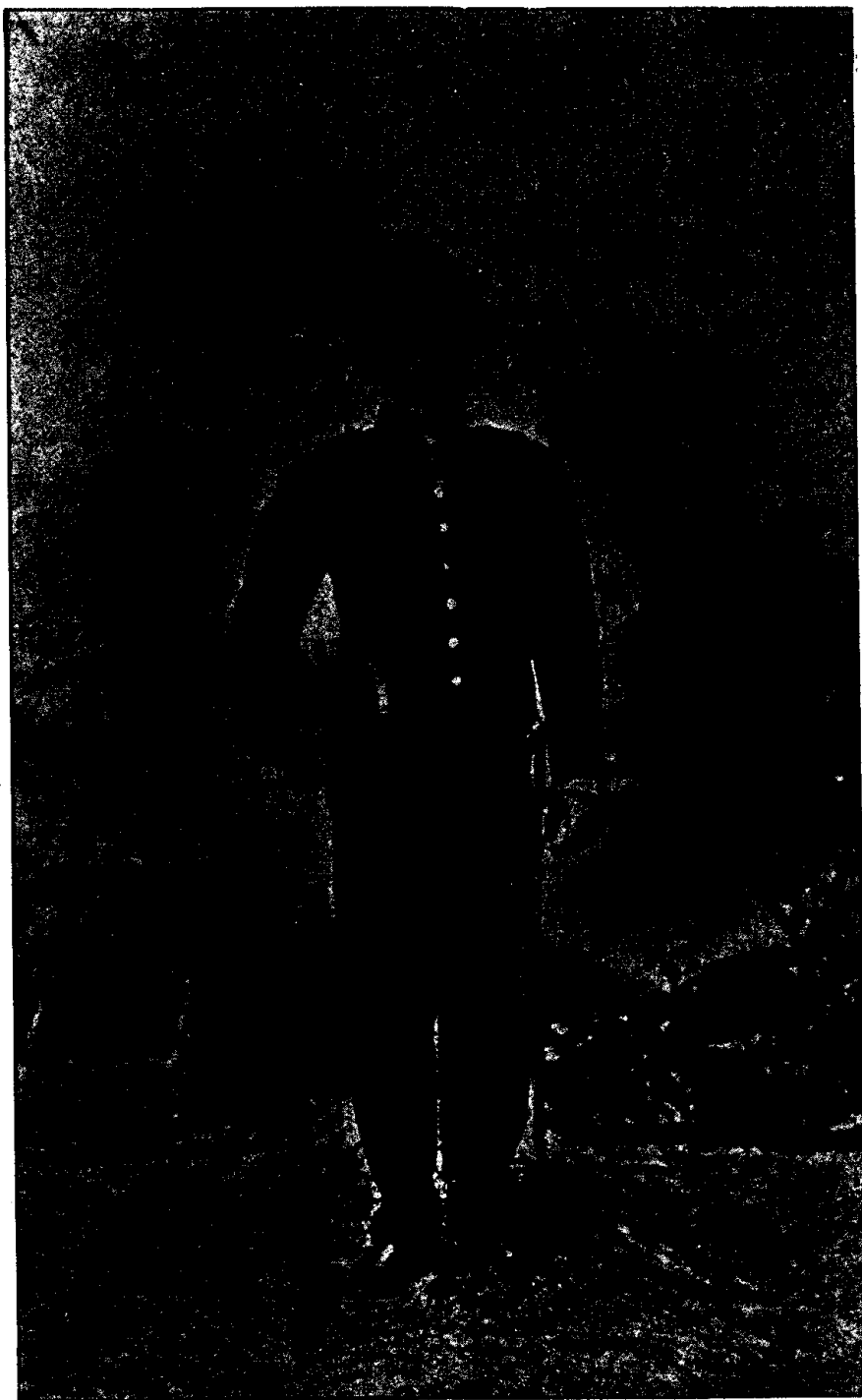
Huit jours après, de retour du voyage de noce, lorsqu'un soir j'étais seule avec mon cher mari, il me prit fantaisie de lui lire la petite pièce littéraire qui me rendait si morose parfois ; quand je l'eus parcourue entièrement, deux grosses larmes inondaient mes yeux ! Et lui, tout d'abord, d'en être un peu attristé ! Mais, surmontant cette idée, d'ajouter :

— Pauvre chérie, pourquoi craindre ainsi ? Voilà de la défiance en la Providence ; la philosophie dit qu'à chaque jour suffit sa peine ; alors pourquoi sonder l'avenir, pourquoi nous préoccuper des amertumes que Dieu nous réserve et nous laisse ignorer ? Nous les accepterons quand elles viendront, mais en attendant profitons de ce que Jésus nous donne ; aimons-nous toujours et vieillissons sans crainte.

Mon mari avait tant raison, que je me pris à rire et à l'aimer davantage. La soirée fut plus belle que toutes les précédentes.

Depuis, je l'ai lue et relue maintes fois (mais je n'ai plus pleuré). Jugez de ma surprise en la voyant apparaître dans les colonnes du MONDE ILLUSTRÉ !

Comme je viens de vous le dire, ce n'est pas du neuf que M. Hamel nous communique ; je crois que la piraterie devient de mode pour le mois de juillet !



S. M. ALPHONSE XIII, ROI D'ESPAGNE

Quoique je n'aie pas voulu du tout contrister ce cher homme, j'ose espérer que, de même que Dussault, il n'y reviendra plus, et que, dorénavant, ces messieurs nous communiqueront les extraits de leur plume seulement et non le mérite des autres portant leur signature.

Sans rancune, messieurs.

LOUISETTE.

LA CHAUSSURE DE LA FEMME

Nous détachons d'un journal anglais les renseignements suivants à propos de la chaussure de la femme :

Les Orientales marchèrent longtemps les pieds nus. Les Egyptiens maintinrent cette mode, pour leur faire comprendre qu'elles doivent rester dans l'intérieur de la maison. Peu à peu elles adoptèrent la chaussure de leur mari, qui était faite de papyrus.

Les Grecques et les Romaines portaient des sandales de cuir, d'écorce, de fer, d'or, d'argent, d'airain ; les Espagnoles, de genêt tissé ; les Indiennes et les Chinoises, de jonc, de soie et de bois.

Ce fut à Rome qu'on inventa les souliers à talon. Auguste en porta pour rehausser sa

petite taille ; les prêtres en portaient les jours de fête. Les Romaines avaient des chaussures blanches ou rouges.

Les Françaises ont eu presque toujours une chaussure uniforme. Leurs robes, longues et trainantes, les empêchèrent de partager les ridicules de la chaussure des hommes et d'adopter leurs souliers à la pouline.

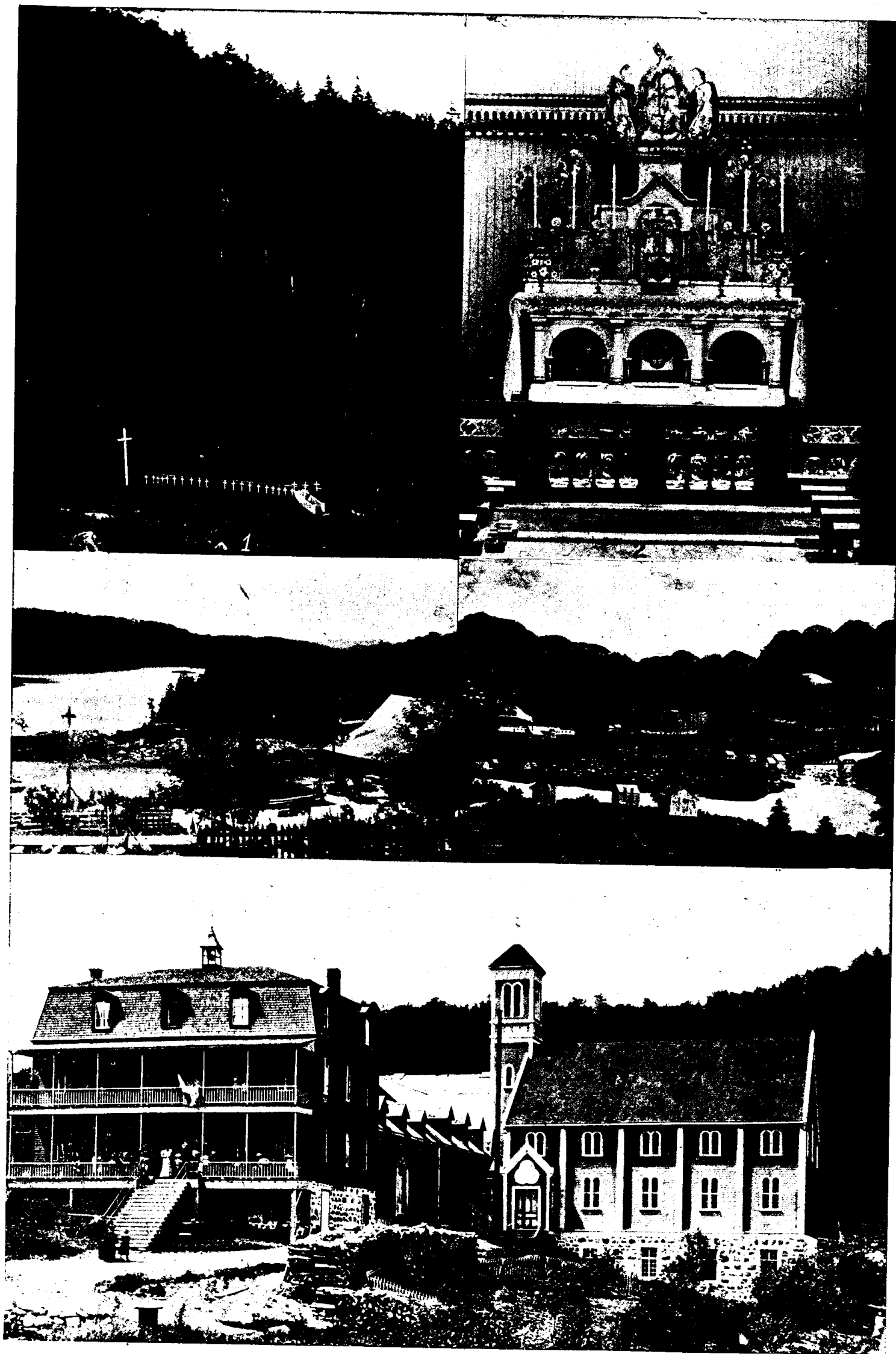
Sous Philippe-le-Bel, les femmes bourgeoises étaient chaussées de gris, de la même couleur que leurs vêtements, ce qui leur avait fait donner le nom de *grisettes*.

Sous François Ier, la mode des talons hauts nous vint d'Espagne. Elle se répandit et fut surtout en usage sous les règnes suivants jusqu'à la Révolution.

C'est afin de reposer les pieds de cette mode fatigante que l'on inventa alors les mules et les pantoufles.

Les femmes turques portent des babouches. Ce sont des souliers très découverts, doublés de satin blanc et ornés de pierreries et de broderies d'or.

Les Chinois complimentent les pieds des petites filles et leur recourbent les orteils sous le pied, de sorte qu'il ne prend aucun accroissement et qu'il devient incapable de les porter. Lorsqu'elles marchent, elles chancellent et se fatiguent au bout de quelques pas.



1. Le cimetière des religieuses : les Filles de la Sagesse.—2. Intérieur de la chapelle.—3. Vue panoramique du lac au Chevreuil.—4. La mission agricole d'Arundel (d'après un tableau).—5. Vue générale de l'établissement : Frontispice prise du chemin de fer.

L'ORPHELINAT AGRICOLE DE NOTRE-DAME DE MONTFORT.—Photos. Laprès & Lavergne



GRUPE DE QUELQUES-UNS DES BIENFAITEURS, DES PRINCIPAUX INVITÉS ET DES DIRECTEURS

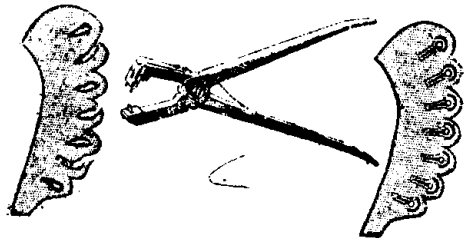


GRUPE DES ORPHELINS AVEC LEURS DIRECTEURS ET DIRECTRICES
L'ORPHELINAT AGRICOLE DE NOTRE DAME DE MONTFORT.—Photos. Laprés & Lavergne

INVENTIONS NOUVELLES

PROTÈGE-BOUTONNIÈRES ET SA PINCE

Il n'est pas de sujet qui ne tente tous les jours les ingénieux efforts des inventeurs qui poursuivent éternellement les perfectionnements les plus divers. La cordonnerie elle-même fait de continuels progrès. On sait, par exemple, que les bottines à boutons ont le grand inconvénient d'avoir leurs boutonnières facilement déchirées par le bouton qui, dans les divers mouvements du pied, vient presser contre la boutonnière. Celles-ci sont donc déformées, ainsi que le représente notre figure. Il fallait donc trouver un système quelconque qui protégât la boutonnière au point même où s'exerce la pression du désastreux bouton.

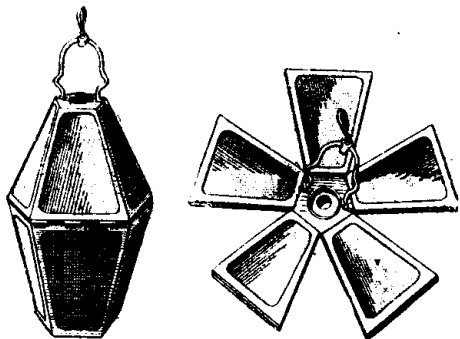


Un inventeur ingénieux a eu l'idée de placer sur la boutonnière une agrafe métallique qui neutralise tous les ravages de ce bouton. L'agrafe en question entoure donc la boutonnière, mais elle nécessite l'instrument, d'ailleurs simple et peu coûteux, représenté par notre figure. Il suffit, pour poser l'agrafe sur la bottine, de la placer au préalable sur le mors de la pince disposé à cet effet. Quand on rapproche ensuite les deux branches de cette pince, le mors opposé fait par sa pression pénétrer les deux extrémités de l'agrafe dans le cuir et les extrémités sont ensuite retournées. Le travail est donc tout automatique. Grâce à ce perfectionnement, les boutonnières gardent éternellement leur forme et ne sont plus exposées aux déchirures. Ce système méritait donc d'être signalé.

LANterne-PLIANTE

La loi oblige les bicyclistes à porter pendant la nuit une lanterne qui, par son éclat, prévient les passants de leur approche ; ainsi sont évitées les rencontres graves et les accidents fâcheux.

Il a été préconisé plusieurs systèmes de lanternes ; les unes métalliques, de formes diverses, sont assez compliquées et d'un prix de revient élevé ; les autres sont la simplicité même, c'est le type très primitif du lampion des fêtes, de la bougie dans sa gaine de papier ou de toile. Ce dernier modèle a des avantages économiques, mais possède aussi le désagrément d'être très inflammable et de présenter, par conséquent, peu de sécurité. Cependant, il a reçu des perfectionnements divers destinés à le rendre plus portatif, d'un



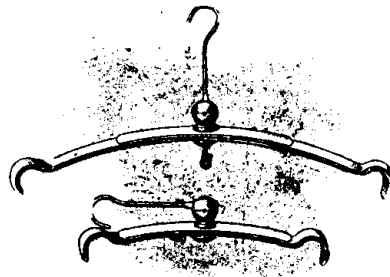
usage plus commode pour le cycliste. Notre dessin représente une lanterne pliante, elle est très simple et la figure seule renseigne suffisamment sur sa construction et sur son mode d'emploi.

Elle est composée de cadres métalliques sur lesquels est tendu de la toile. Ces cadres métalliques, au nombre de cinq, sont divisés en deux moitiés par une charnière. La lanterne autour de ces charnières peut donc se replier très aisément. Quand on veut faire usage de la lanterne, il suffit de saisir l'anse qui est à sa partie supérieure. Le fond qui supporte la bougie,

par son propre poids, détermine l'ouverture des deux parties de chacun des cadres métalliques. Ceux-ci se rejoignent par leurs bords et ferment ainsi complètement la lanterne, condition nécessaire à la parfaite combustion de la bougie que la moindre légère ouverture éteindrait infailliblement. Cette lanterne très simple est, par sa simplicité même très pratique.

NOUVEAU PORTEMANTEAU

Un portemanteau léger, portatif, tenant peu de place, est l'appareil rêvé de toutes les personnes qui font de fréquents voyages et hésitent à suspendre leurs habits à tous les portemanteaux des hôtels. A ces personnes désireuses du confort en voyage, le petit appareil que représente notre dessin semble donner satisfaction en tous points. Il a la forme que nous recommandons nos tailleurs pour ne pas donner un "mauvais pli" aux



redingotes et vestons savamment coupés. Ce n'est donc pas cette forme que possèdent déjà les appareils de ce genre qui font l'originalité du nouveau portemanteau. Son grand avantage est d'être pour ainsi dire pliant et de pouvoir se réduire au minimum de dimension. Le crochet supérieur, destiné à suspendre l'appareil à un clou ou à tout autre support, peut se rabattre contre la partie horizontale de l'instrument ; le crochet inférieur, mobile lui aussi, peut opérer le même mouvement ; ce deuxième crochet soutient le pantalon. Enfin les deux branches de l'instrument glissent à frottement sur la partie moyenne de l'appareil. Quand le portemanteau est replié on peut donc le glisser très facilement dans une malle ou dans une valise et emporter avec soi ce précieux et vraiment très ingénieux appareil.

CHUTE DE NAPOLEON

Napoléon avait outrepassé sa mission. Après avoir contribué à sauver la papauté et la religion, il s'en était fait le persécuteur.

Il fut cruellement châtié.

D'abord en Russie, le froid fit tomber les armes des mains de ses soldats et anéantit son armée (1812).

A Fontainebleau, témoin des angoisses de Pie VII, il dut signer sa propre abdication en présence des alliés (1814).

Enfin à Waterloo, il tomba pour ne plus se relever (1815).

Sainte-Hélène, un rocher perdu dans l'Atlantique, le reçut et fut son dernier asile. On assure qu'il y mourut chrétiennement, en 1821.

Pie VII, que le Congrès de Vienne (1815) avait remis en pleine possession de ses Etats, lui survécut de deux ans. Il eut le temps de montrer sa générosité à l'égard de son ancien persécuteur, en accueillant à Rome, les débris de sa famille proscrite par toutes les nations européennes.

Ainsi tombent ceux qui veulent s'élever contre Dieu et contre l'Eglise. Que de persécuteurs se sont dit : "Détruisons l'Eglise, poussons-la dans la fosse ; nous célébrerons ses funérailles." Et les persécuteurs eux-mêmes sont tombés, tandis que l'Eglise, toujours triomphante, répand encore les flots de ses lumières et de ses bienfaits sur ses obscurs blasphémateurs.

Si vous voulez passer des heures agréables, à la campagne, empresses-vous d'acheter le *Pater*, de François Cappée. C'est à la fois une œuvre belle et intéressante à lire. Prix : 10c. G.-A. Dumont, libraire, 1826, rue Sainte-Catherine.

PRIMES DU MOIS DE JUILLET

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de JUILLET, qui a eu lieu samedi, le 1er courant, a donné le résultat suivant :

1ER PRIX	No	16,489....	\$50.00
2e	No	17,253....	25 00
3e	No	8,172....	15 00
4e	No	39,341....	10 00
5e	No	564....	5 00
6e	No	15,956....	4 00
7e	No	73....	3 00
8e	No	18,135....	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

23	4,541	12,472	20,971	29,263	32,953
217	4,963	12,681	21,054	30,268	33,127
754	5,175	13,134	21,195	30,425	33,468
1,382	6,031	13,586	21,332	30,742	33,775
1,509	7,324	13,893	22,560	30,961	34,023
2,095	8,382	13,972	22,891	31,127	34,114
2,157	8,546	14,158	23,443	31,263	34,526
2,583	9,215	14,535	24,231	31,651	34,832
2,759	10,657	15,106	24,612	31,767	35,371
2,960	10,833	16,710	25,169	31,832	36,239
3,116	11,086	17,632	25,417	31,965	37,164
3,425	11,351	18,157	26,054	32,341	37,642
3,741	11,742	19,383	27,235	32,529	38,325
3,938	11,963	20,431	28,159	32,701	39,183
4,329	12,058				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de JUILLET, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

NOUVELLES A LA MAIN

Un sot demandait à une femme à quoi elle songeait quand elle ne pensait à rien.

—Monsieur, répondit-elle, je pense à votre mérite !

**

Le maître.—Combien de temps un homme saurait-il vivre sans cervelle ?

L'élève.—Quel âge avez-vous, monsieur ?

**

Un journal vient de commencer un roman intitulé : *Le Caissier*.

Or, voyez la malice des coquilles.

En bas du premier feuilleton on lisait :

"La fuite au prochain numéro."

**

Jean Maigrichoux.—Ote-toi de mon chemin, espèce de petite grenouille, je pourrais te mettre dans ma poche de gilet.

Gustave.—Oui ! Bien, si tu fais ça, tu pourras te vanter d'avoir plus d'esprit dans ta poche de gilet, que tu n'en as jamais eu dans ta tête.

**

Petit rien :

—Quelle est la lettre de l'alphabet plus spécialement familière à un écho ?

—Sais pas !

—C'est la neuvième, puisqu'on dit toujours : *l'Echo nomme I ! !*

—Vous vous trompez ! C'est la première...

—Vraiment ?

—Oui... puisqu'on dit également : *l'Echo nomme A !*

**

Le temps semble très long aux clercs de notaire. Il leur faut des heures entières pour faire une minute.

EN DETRESSE !

PREMIÈRE PARTIE

TROP HEUREUSE

Il voulait, avant d'interroger le colonel, s'entretenir avec lui, lui donner des conseils, l'encourager à dire franchement la vérité.

Si le colonel, en effet, s'entêtait dans le mensonge, il aggravait l'affaire singulièrement.

Au contraire, si Séverac racontait ce qui s'était passé, et cela ne pouvait être autre chose que ce que Daniel avait pensé, cela se réduisait à un acte de violence, vengeant une insulte, et la cour d'assises, prenant en considération la probité de Séverac, l'acquitterait à coup sûr.

Le greffier sortit.

—Qu'avez-vous donc, Daniel ? fit Séverac.

Le juge lui indiqua une chaise.

—Asseyez-vous. Nous avons à causer longuement.

—De quoi ?

—De Lafistole.

—Mais je vous ai tout dit. Je ne sais rien de plus.

—Vous vous trompez, monsieur de Séverac, vous savez autre chose.

Séverac parut interloqué.

Le juge reprit :

—Vous ne m'avez pas tout dit, en effet. . . . Vous avez oublié de me raconter qu'à Paris, il y avait eu entre vous et Lafistole des paroles violentes échangées à l'étude. . . . Et à Orléans, des menaces de part et d'autre. . . .

—Des menaces, oui, c'est vrai.

—Pourquoi me l'avoir caché ?

—J'ignorais que cela pût vous être utile.

—Et vous pensiez sans doute que cela pourrait éveiller l'attention de la justice ?

Séverac ne répondit pas tout de suite. Il réfléchissait. Certes, il ne devinait pas encore où Daniel voulait en venir, et il était à cent lieues de se douter qu'une accusation pesait sur sa tête. Mais Daniel avait rencontré juste. Séverac, sachant Lafistole victime d'un attentat, s'était rappelé ses paroles de la veille. Il avait craint qu'on ne les interprêtât mal ; il aimait sa vie calme et retirée et ne voulait pas d'ennuis. Or, ces paroles, si elles arrivaient à l'oreille de la justice, lui créeraient certainement des embarras ; il les avait passées sous silence.

—Mon cher Daniel, dit-il, c'est vrai, j'ai eu tort de ne pas tout vous dire.

Et il avoua ingénument à la suite de quel raisonnement il s'était tu, et raconta la scène que le commissaire Pastourot avait rapportée à M. d'Hautefort.

—C'est tout, dit-il en terminant, je vous jure qu'il n'y a pas eu autre chose.

—Vous mentez encore, dit nettement le juge.

Séverac devint pâle et se leva brusquement.

—Daniel, vous m'insultez !. . . . Songez à ce que vous dites. . . .

—Il est un détail que vous oubliez volontairement. Lorsque Lafistole vous eut menacé, lorsque, vous-même, vous eûtes répondu en le prévenant que son insulte serait immédiatement punie, qu'avez-vous fait ?

—Rien.

—Jules Dauzon, l'armurier, est venu me déclarer hier que vous aviez échangé un revolver de gros calibre contre une arme plus petite. . . .

—Oui, je le reconnais, dit Séverac troublé malgré lui.

—Vous veniez d'avoir votre querelle avec Lafistole ?

—En effet.

—Et le lendemain, Lafistole a été blessé mortellement à Vilvaudran. On vous a surpris auprès du corps. Et la balle extraite du crâne est du calibre du revolver que vous avez pris chez Dauzon. Comprenez-vous ?

—Daniel, Daniel, fit Séverac d'une voix altérée, vous ne me croyez pas coupable ?

Le juge se taisait. Mais son silence était plus terrible que tout ce qu'il aurait pu dire.

—Daniel ! dit Séverac, avec un cri, en s'avancant.

M. d'Hautefort détourna les yeux.

Et le vieux soldat, atterré, très pâle, les lèvres tremblantes, se laissa tomber sur sa chaise, en murmurant :

—Ce n'est pas possible, Daniel, pensez donc !. . . . Vous n'allez pas m'accuser, je suppose ? Je suis un vieux brave homme, moi. Je vous avoue que j'ai une peur instinctive de vous, de la justice, de vos paperasses. . . . Je n'ai pas vécu dans ce monde-là, moi. . . . J'ai cinq blessures, Daniel, et je suis officier de la Légion d'honneur. . . . Vous ne pouvez pas croire, mon ami, que j'ai assassiné cet homme ?

—Non, vous ne l'avez pas assassiné, dit Daniel très ému, et c'est parce que j'en suis certain, c'est parce que je voudrais vous sauver, c'est parce que vous ne l'avez tué qu'en vous défendant, que je voudrais que vous me disiez la vérité, je vous le jure, la vérité seule est votre salut. . . .

—Mais la vérité, vous la connaissez. . . .

—Je la connais ; vous ne me l'avez pas dite.

—Ce n'est pas celle que vous croyez.

—Prouvez-le-moi, mon ami. . . .

Le colonel eut un geste d'impatience. Il passa les doigts sur son nez et d'une voix rude :

—Le prouver ! Le prouver ! Et comment diable voulez-vous que je vous le prouve, moi ? J'ai menacé Lafistole, c'est exact ; mais je n'ai pas eu l'occasion de mettre mes menaces à exécution. Voilà tout ce que je peux dire. Et je serai franc jusqu'au bout. J'avais dit à cet homme : " Si vous m'insultez, je vous tuerais ! " Si je l'avais rencontré, s'il m'avait souffleté, je l'aurais tué comme je lui avais promis. Mais je ne l'ai pas fait. Ce n'est pas moi. Je suis un vieux soldat. Je n'ai jamais menti. On peut me croire. Mais, mon cher Daniel, songez donc à ce que vous faites ! Je suis de votre famille. . . . Dans quelques jours, mon fils va devenir le mari de votre fille !

—Hélas !

—Alors vous me croyez coupable ?

—Oui.

Le colonel se mit la tête entre les mains.

—Voyons, il faut pourtant que je me défende. . . .

Et tout à coup, avec un cri de joie :

—Ah ! j'ai entendu dire que Lafistole n'est pas mort ?

—Il n'est pas mort, en effet.

—Eh bien ! il faut le questionner. Il parlera. Il vous renseignera. Voilà le salut pour moi. Ah ! je suis bien tranquille, allez, mon cher Daniel. . . . Lafistole ne peut m'accuser, lui. . . . Et même, s'il en avait l'intention, il ne le ferait pas, car ce n'est pas lorsqu'on va mourir, lorsqu'on se trouve au seuil de l'inconnu, de l'éternité, qu'on pense à mentir et qu'on fait le mal pour le mal. . . . Vous avez dû déjà interroger cet homme, Daniel. Que vous a-t-il dit ?

—Il n'a pu parler. . . .

—Mais s'il a compris vos questions, si l'intelligence lui est revenue, il a pu vous répondre par signes. . . . ne fût-ce qu'avec les yeux ?

—C'est en effet ainsi qu'il s'est fait comprendre.

—Alors ?—fit Séverac, anxieux de plus en plus en voyant que le visage de Daniel restait froid et triste. . . . Alors, il n'a dû m'accuser. . . . c'est impossible !. . . . Que lui avez-vous demandé ? Parlez ! oh ! parlez, Daniel, je vous en supplie ne me laissez rien ignorer !

—Je lui ai demandé : " Connaissez-vous votre assassin ? " Il le connaît. Je lui ai demandé encore : " Est-ce un vulgaire meurtier ou est-il de notre monde ? "—Vous a-t-il suivi depuis Paris ou est-il d'Orléans ?. . . . Est-ce que je le connais ?. . . . Beaucoup ?. . . . Est-ce que je le vois souvent ?

—Eh bien ! faisait Séverac, car il comprenait que là était son salut, en ce qu'avait répondu le blessé.

—Le meurtrier est un homme du monde, qui habite Orléans. Lafistole avait fait sa connaissance quelques jours auparavant. Je le connais beaucoup. Je le vois souvent. . . . Voilà ce que Lafistole m'a fait comprendre. . . .

—Mais le nom ? le nom ? Puisque vous me soupçonniez, Daniel, car vous aviez déjà des soupçons sur moi, sans doute, il fallait prononcer mon nom. . . .

—Je l'ai fait. . . .

Un frisson parcourut les mains du pauvre homme.

Et machinalement ses doigts caressèrent son nez.

—Et alors ?. . . .

Le juge allait répondre quand Séverac ajouta tout à coup d'une voix vibrante :

—Quelles que soient les affirmations de Lafistole, Daniel, je vous le jure, sur mon honneur d'officier, par toute ma vie de probité, que ce n'est pas moi qui ait tué cet homme. . . . Maintenant, parlez. . . . Lorsque vous avez prononcé mon nom. . . . qu'avez-vous compris ?

—Il n'a pu répondre. Il était retombé en syncope.

—Mais depuis ?

—Il est mourant. . . . Les médecins lui ont fait opérations sur opérations, pour lui rendre un peu la vie, d'intelligence. . . . Ils désespèrent.

—Mais il ne mourra pas. . . . il faut qu'ils le sauvent. . . . il faut qu'il parle, du moins avant de mourir, il faut qu'il dise que ce n'est

pas moi qui l'ai tué... C'est le déshonneur pour moi, cette accusation... et pour mon fils, la vie perdue, brisée à jamais... Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! qui aurait pu croire ? Et il faut que ce soit vous, Daniel, vous qui m'accusiez ! mais Valentin et Bérengère s'adorrent. Le malheur de Valentin atteindra votre fille... Prenez garde, Daniel, prenez garde, mon ami... C'est un abîme, qui est sous vos pas... et c'est vous qui l'ouvrez, de gaieté de cœur...

Daniel écoutait la tête penchée.

Toutes ces réflexions, il les avait faites, dès le premier jour.

Il y eut un silence.

Ils s'observaient ; Daniel restait sur la défensive ; Séverac implorait, toute son honnêteté en révolte.

Cela dura longtemps.

Ce fut le colonel qui reprit la parole.

—Je vois que votre conviction est faite, Daniel et je sens, malheureusement que tout ce que je pourrais dire ne changera rien. Je vous supplie de m'accorder une faveur.

—Je vous l'accorde... d'avance ! fit le juge avec émotion.

—Je demande à être confronté avec Lafistole.

Le juge eut un haussement d'épaules.

—À quoi servirait cette confrontation ?

—Qui sait ?

J'y consens... Je prends note, du reste, que c'est vous qui me l'avez demandée...

—Et cette confrontation... qu'elle ait lieu le plus tôt possible...

—Dès aujourd'hui.

—Merci.

Le colonel se mit à marcher de long en large dans le cabinet du juge. Celui-ci se taisait maintenant.

Il y avait entre ces deux hommes, ces deux amis qui, malgré tout, s'aimaient et s'estimaient, un mot, qu'ils n'osaient prononcer, qu'ils avaient sur les lèvres, mais contre lequel s'insurgeait toute leur affection en révolte.

Plus brave, peut être, Séverac demanda :

—Est-ce que vous aller me mettre en état d'arrestation.

Daniel n'osait répondre.

Il n'osait non plus regarder le vieux soldat.

—S'il est de votre devoir d'agir, Daniel, n'hésitez pas, arrêtez-moi... J'ai confiance dans ma cause... Je ne vous garderai pas rancune...

—Il le faut ! dit Daniel d'une voix sourde.

Séverac essuya son front chargé de sueur.

—Je suis donc votre prisonnier, dit-il...

Et avec un sourire où il y avait, en même temps, de la fierté et de l'amertume :

—C'est la seconde fois que je perds ma liberté. Mais la première, c'est après avoir été relevé mourant sur le champ de bataille de Gravelotte. Cette fois là, il n'y avait pas de juge d'instruction, il n'y avait que des Prussiens.

Et comme M. d'Hautefort faisait un geste de protestation, le vieil officier reprit :

—Je sais à quoi oblige le devoir. Vous faites le vôtre. Et vous en souffrez. A la grâce de Dieu !...

Le jour même, Max de Séverac fut écroué à la prison d'Orléans. Une heure après son arrestation, la ville entière en était instruite et cela faisait l'objet de toutes les conversations.

Jean-Joseph, depuis deux jours un peu souffrant, n'avait pas paru au Palais : il était renfermé chez lui, ne descendant même pas aux heures de repas et ayant prié Clotilde de le faire servir dans son appartement.

Il n'avait donc pu être instruit des projets de Daniel et de l'inculpation qui peu à peu, s'élevait contre Séverac.

Le juge d'instruction venait de rentrer à l'hôtel. Il y avait quelques minutes à peine qu'il avait quitté Séverac et qu'il lui avait fait subir l'interrogatoire, douloureux pour tous deux, que nous avons rapporté.

Il était encore sous l'impression de cette scène, fatigué, le cœur gros, lorsqu'il rentra.

Et la première personne qu'il vit, en arrivant à l'hôtel, fut Bérengère.

Et Bérengère, ne se doutant point de son malheur, était gaie comme tous les jours, confiante en l'avenir, certaine de son bonheur prochain.

Elle embrassa son père comme tous les jours, mais lui n'osait lui rendre ce baiser.

C'est qu'il se disait qu'il allait la faire pleurer, cette enfant, et peut-être la rendre malade, lui torturer le cœur, lui prendre la vie.

Et il s'enfuit, se renferma dans sa chambre, et pleura.

En son esprit, hâtons-nous de le dire, ni remords, ni incertitude. Il croyait Séverac coupable. Et si le colonel avait avoué, il l'aurait laissé en liberté, étant données la nature de l'affaire, les circonstances du meurtre.

Il n'avait ordonné l'arrestation que parce que le colonel niait, e niait, selon le juge, l'évidence.

Il alla trouver Jean-Joseph pour tout lui dire.

Le vieux magistrat venait de quitter sa chambre et était descendu au salon.

Clotilde et Bérengère, inquiètes de sa santé, se montraient empressées et tendres.

Daniel entra et alla s'asseoir près de la fenêtre, silencieusement. Il y avait encore un peu de bonheur, dans les yeux de sa fille. Il croyait le voir, également, dans les yeux de la mère.

Il allait tout détruire, d'un mot.

De ceux qui étaient là, Clotilde seule l'examinait, le surveillait, prenant garde à son air triste, craignant toujours quelque fatale découverte.

Et il lui semblait justement, à cette heure, que Daniel n'osait la regarder aussi franchement que tous les jours.

Elle s'approcha de lui, pendant que Jean-Joseph continuait de causer avec Bérengère.

—Qu'as-tu donc, mon ami ? dit-elle très bas...

—Ma pauvre Clotilde... Souviens-toi de ce que je t'ai dit... Je t'avais annoncé un grand malheur...

—Eh bien ?

—Ce malheur est arrivé... Je vois, à votre gaieté à tous ici, à votre calme surtout, que vous ignorez encore ce qui s'est passé... Je dois vous l'apprendre...

—Daniel, tu m'effraies !

—J'ai fait arrêter le meurtrier de Lafistole...

—Ah ! tu as donc découvert ?...

—Oui.

—Tu es sûr ?

—Les plus graves indices se réunissent contre lui...

—Mon Dieu ! fit-elle, égarée... Et cet homme, ce malheureux, qui est-il ?...

—Tu vas avoir besoin de courage, Clotilde...

—Parle, parle... tu me fais peur, te dis-je !...

—L'homme qui a tué Lafistole, c'est... Séverac ! !

Clotilde, certes, ne comprit pas, crut avoir mal entendu, car elle serra nerveusement les mains de son mari, les yeux agrandis, les lèvres frémissantes.

—Qu'as-tu dit ?

—Hélas ! tu as bien entendu...

—Séverac ! le père de Valentin ?...

—Oui.

—Mais c'est impossible... impossible... tu te trompes...

—Je l'ai cru, comme toi.

—Et il est arrêté !... En prison ?...

—Depuis une heure !

—Ah ! grand Dieu ! grand Dieu ! Lui, le meurtrier de Lafistole ! Mais non, Daniel, non, ce n'est pas lui, je te le jure ! Prends garde ! C'est épouvantable, une pareille erreur ! Ce n'est pas lui ! Oh ! ma pauvre Bérengère...

Elle s'élança vers sa fille, la prend dans ses bras, l'étreint avec une fureur maternelle où passe tout son désespoir.

Bérengère ne comprend pas, Jean-Joseph non plus, mais la pâleur de Daniel et de Clotilde est si grande, si grande leur émotion qu'ils devinent que quelque chose de grave vient d'arriver.

Jean-Joseph se dresse, de toute sa taille maigre, instinctivement prêt à recevoir, debout et le front haut, le coup qui le menace.

Et Bérengère, alarmée, embrasse sa mère en disant :

—Qu'y a-t-il ? Que vient de dire mon père ?

Devant sa fille, Daniel n'ose parler. En vain il le voudrait. Il ne le peut. Sa bouche est close. Et il regarde, silencieux, alternativement son père et sa femme.

Et cette scène eut duré longtemps sans doute, et Daniel se fût pas résigné à parler, quand tout à coup la porte du salon s'ouvre avec violence et un jeune homme entre, blême, les vêtements en désordre, perdant haleine parce qu'il avait couru, l'air d'un fou, et vraiment fou aussi, hélas ! à cette heure suprême où le malheur venait de s'abattre sur lui.

Valentin !

Il regarde ceux qui sont là, aperçoit Daniel, ne s'occupe ni de sa fiancée, ni de Clotilde, ni de Jean-Joseph, et se précipite vers le juge.

Et se tordant les mains :

—Ce n'est pas vrai, monsieur d'Hautefort ?

Daniel baissa la tête.

—Non, ce n'est pas vrai... Vous n'avez pas fait cela... C'est un mensonge... Vous ne l'avez pas emprisonné, déshonoré, tué ?... Car cette honte, c'est un meurtre !...

Daniel continue de se taire.

—Mais quoi donc ? quoi donc ? murmure Bérengère.

Jean-Joseph s'avance, s'adresse à son fils :

—Avant l'entrée de Valentin, tu allais nous apprendre une mauvaise nouvelle... Parle !...

Alors Valentin, avec un grand cri :

— Vous ne savez pas ?... Mon père est en prison !

— Séverac ?... dit le procureur général... très ému. Et de quoi donc est-il accusé ?

— D'avoir assassiné Lafistole !

C'est Valentin qui a dit cela.

Et il éclate d'un rire nerveux qui se termine par des sanglots à travers lesquels on distingue toujours :

— Mon père ! Un assassin ! mon noble, mon bon père !

Et Bérengère !...

Elle vient de s'abattre aux pieds de son grand-père, évanouie ; ses deux bras se sont enlacés autour des genoux du vieillard comme pour lui demander protection.

Lui, Jean-Joseph, reste debout, sur ces ruines...

Son visage anguleux, froid et sec, de magistrat trop habitué à ces drames, ne laisse rien paraître de la terrible émotion qui bouleverse son cœur ; ses lèvres, pourtant, se sont pincées davantage. Son front s'est plissé, accusant les rides au-dessus des yeux. Et c'est tout.

Il laisse Clotilde relever Bérengère, lui prodiguer des soins ; il laisse Valentin auprès des deux femmes et fait signe à Daniel de le suivre.

Les deux magistrats sortent lentement.

Jean-Joseph conduit son fils dans son cabinet, s'assied lourdement dans son fauteuil, passe la main sur son front ; il recueille ses pensées, car il y a, depuis une minute et pour la première fois de sa vie, un désordre en son esprit. Puis, quand il est un peu plus calme :

— Parle, maintenant, explique-moi cette étrange histoire.

Daniel met son père au courant. Le procureur général l'a écouté sans l'interrompre. Quand Daniel a terminé :

— Pourquoi m'as-tu laissé ignorer cela ?

— Vous voyez, mon père, avec quelle promptitude tout s'est découvert... J'ai dû agir...

— Tu t'es bien hâté...

— Est-ce un reproche, mon père ?

Et Daniel avait un peu pâli, troublé par ce seul mot.

— Tu connais aussi bien que moi ton devoir...

— L'ai-je outrepassé ?

— Non... Tu as dû beaucoup souffrir ?

— Oh ! mon père, fit Daniel les larmes aux yeux...

— Séverac ! Séverac ! murmura le vieillard... Quel malheur !

Que faire ? Que devenir... Ma pauvre petite Bérengère !

La froide figure de marbre s'animait un peu... C'est que, pour le vieillard, Bérengère était une adoration, un culte !...

Il réfléchit, rappelant à lui son courage.

— J'irai voir Séverac... je lui conseillerai d'avouer... S'il avoue, son acquittement est certain...

— C'est mon avis...

— Mais s'il nie, il est perdu... Retourne auprès de ta femme et de ta fille... Moi, je vais à la prison...

Bérengère revenait à la vie.

A genoux, de chaque côté d'elle, Valentin et Clotilde attendaient anxieusement le premier signe de connaissance.

Tous deux se relevèrent quand entra Daniel.

Mais personne ne parla.

Bérengère se soulevait, regardait M. d'Hautefort, et tout à coup, en sanglotant, se précipitant dans ses bras :

— Père ! père ! Ah ! c'est horrible !... J'ai mal compris... Ce n'est pas vrai... Valentin s'est trompé... Parle ! oh ! mon père, je t'en supplie, parle !!!

Le silence de Daniel eut une éloquence terrible, et Bérengère courba la tête.

Clotilde souffrait un abominable martyre.

— Daniel, dit-elle tout à coup dans la fièvre qui la dévorait et qui ne lui laissait plus la libre interprétation du danger qu'elle courait, Daniel, M. de Séverac n'est pas coupable ? Daniel, prends garde, je l'ai dit...

— Hélas !

— Ecoute, Daniel... tu es juste... ton esprit est droit... Tu ne vois pas, dans ceux qu'on t'amène, des coupables comme beaucoup de juges... Tu n'as pas, dans ta vie de magistrat déjà longue, d'erreurs à te reprocher... Mais je te le dis, Daniel, tu viens de te tromper. C'est un innocent que tu viens de faire emprisonner...

— Ecoutez-la, monsieur d'Hautefort, écoutez-la, fit Valentin. Comment pouvez-vous croire à la culpabilité de mon père, vous qui êtes son ami ?...

De plus en plus exaltée, Clotilde reprenait :

— Est-ce que l'on ne peut expliquer ce meurtre de façons différentes ? Est-ce que cet homme n'a pu être assassiné par un ennemi, par un rival, par un jaloux ?... Ou simplement par un rôdeur de chemins, un vagabond comme il y en a tant ?... Je t'en prie, Daniel, protège-le... M. de Séverac n'est pas coupable... Ah ! Daniel, tu veux donc me faire mourir... Réponds ?... Parle !... Tu es convaincu ?

Valentin se cacha la figure dans les mains.

Mais Clotilde, dont la fièvre ressemblait à de la colère :

— Que faire ? Je ne puis pourtant pas... Mon Dieu, c'est à être folle !... Daniel, je te dis, M. de Séverac n'est pas coupable... Ah ! quel affreux malheur...

Daniel la regardait anxieusement.

Tout à coup, il s'approche d'elle, lui prend le bras, l'attire loin de Valentin, loin de Bérengère, et presque durement :

— Que sais-tu ?

— Moi ! dit-elle épouvantée.

— Que sais-tu ? parle !... Il m'a semblé découvrir un sens caché dans tes paroles...

— Que puis-je savoir !...

— Cependant...

— En parlant comme je l'ai fait, j'ai défendu un homme que je crois innocent... Je défends Valentin que j'aime et que je considère comme mon fils... Je défends ma fille...

Daniel resta longtemps le regard attaché sur elle.

Un soupçon lui était venu, cette fois... et en même temps que ce soupçon, le souvenir de ces lettres dont l'écriture était si pareille à celle de Clotilde... le souvenir de la visite de Lafistole à l'hôtel de la rue du Châtelet... le souvenir du passage de la lettre où le caissier faisait allusion à son mariage... Un mariage, — ah ! comme Daniel se rappelait les termes ! — qui détruisait les espérances de Valentin !...

Clotilde suivait la marche de ce soupçon, dans les yeux de son mari, et elle sentait que ce serait bien la folie, brisant son cerveau, si jamais Daniel savait tout.

— Ainsi, dit Valentin, vous croyez mon père coupable ?

— L'aurais-je fait arrêter s'il en était autrement ?

Alors, il raconta au jeune homme en quoi ce meurtre de Lafistole différait d'un assassinat vulgaire, ajoutant que le caissier, s'il pouvait parler, sauverait peut-être Séverac par ses déclarations.

— Et quand aura lieu cette confrontation ? dit Valentin.

— Ce soir même.

— Ce soir ! murmura Clotilde...

Et dans l'étrange situation où elle se débattait, elle en venait tout à la fois à souhaiter que Lafistole reprit connaissance pour l'accuser, elle, et sauver l'innocent vieillard, et qu'il mourût sans avoir parlé, perdant Séverac et la sauvant, déshonorant Valentin mais gardant intact l'honneur de Bérengère...

Elle ne pouvait plus réfléchir...

Sa volonté était nulle, comme au début de ce drame, emportée par des événements contre lesquels elle était impuissante.

Bérengère, tout à fait remise, appuya le front sur l'épaule de son fiancé.

Et d'une voix ferme :

— Quel que soit l'avenir, Valentin, je vous aimerai toujours.

Il baissa la tête sans répondre.

L'avenir était sombre. Il la voyait, cette enfant, perdue pour lui !...

Et, se retournant vers Daniel, comme vers le seul homme qui pût dénouer cette situation sans issue :

— Sauvez mon père... M. d'Hautefort... Sauvez-le !

— Je ferai tout ce qui sera humainement possible... Et qui sait si, ce soir, après notre visite à l'hôpital, je ne vous apporterai pas une bonne nouvelle... Ne rentrez pas chez vous où vous seriez seul, Valentin, ajouta le juge avec bonté, — restez ici, auprès de Clotilde, auprès de Bérengère... Elles vous consoleront, vous rendront du courage...

— Merci, vous êtes bon.

— Je vous aime, moi aussi, Valentin, comme un fils... N'est-ce pas vous que nous avons choisi pour faire le bonheur de notre fille ? Ainsi, je vous retrouverai auprès de Bérengère ?

— Oui...

— Et priez Dieu pour qu'il rende un peu de force à cet homme qui meurt à l'hôpital et qui détient la vérité.

— Oui, nous prions, père, nous prions ! dit Bérengère.

Et Clotilde, d'une voix sourde, méconnaissable :

— Nous prions et Dieu nous écouterá !!

Jean-Joseph était allé voir le colonel dans sa prison.

Il l'avait interrogé, bien plus comme un ami que comme un juge.

Il l'avait supplié de dire la vérité, en lui démontrant combien graves seraient ses dénégations, alors qu'au contraire un aveu, pur et simple de l'histoire très franche de ce qui s'était passé, c'était pour Séverac le salut.

Mais il eut beau insister.

Le colonel se fâcha et finalement ne voulut plus rien dire.

Il dédaignait de se défendre, disait-il ; sa vie entière parlait pour lui ; puis il attendait avec confiance sa confrontation avec Lafistole, laquelle, selon lui, devait faire éclater son innocence.

Elle eut lieu, cette confrontation, le jour même, ainsi que l'avait promis Daniel.

Le juge avait pris, dans la journée, ses renseignements auprès du docteur Gacôgne.

Il savait que l'état de Lafistole n'avait pas changé ; au contraire le malade était à toute extrémité. C'était presque un miracle qu'il eût ainsi vécu trois ou quatre jours. Ce n'avait été qu'à force de science et grâce aux effrayantes opérations qu'on lui avait fait subir.

Daniel alla chercher Séverac dans la prison.

Il ne lui cacha pas ses craintes.

—Vous avez tort de compter sur cette confrontation. Vous feriez mieux de suivre le conseil que mon père et moi nous vous avons donné.

—Il est joli votre conseil, fit rudement le vieil officier, m'avouer coupable d'un meurtre que je n'ai pas commis. Ce serait du propre !

Ils arrivèrent à l'hôpital.

Gacôgne les y avait précédés.

Il vint à leur rencontre et les conduisit en silence devant le lit de Lafistole.

—Cet homme se meurt, dit-il. . . . C'est un crime de l'interroger. Et un crime inutile. . . .

Il suffisait en effet de regarder le blessé pour se convaincre de son état.

Il gisait sans mouvement, les paupières fermées, jaunes, les pommettes saillantes, le nez comme allongé, la bouche rentrée, le crâne serré dans ses bandages.

Certes, cela répugnait au juge de faire souffrir cet homme.

Mais s'il allait parler et si, d'un geste, il faisait éclater l'innocence de Séverac ?

Le juge s'approcha, prit la main de Lafistole.

—M'entendez-vous ? Répondez par une pression de la main.

La main resta inerte.

Séverac, à son tour, vint auprès du lit.

—Je vous en supplie, dit-il, ému, très rouge, tout le sang affluant à ses yeux, on m'accuse, moi qui suis innocent. Dites que je ne suis pour rien dans ce crime, que je vous ai menacé, c'est vrai, mais qu'il n'y a eu là qu'une coïncidence. . . . Dites un mot ! Faites un geste, un signe. . . . sauvez-moi. . . . Sur le point de mourir, il faut bien que vous disiez la vérité. . . . Vous ne pouvez me haïr. Je ne vous ai jamais fait de mal, au contraire. . . . Rappelez-vous. . . . Ne vous ai-je pas sauvé l'honneur, une fois ? . . . Sauvez mon honneur à votre tour.

Chose étrange ! On eût dit que ces paroles étaient arrivées jusqu'à l'intelligence de cet homme.

Une sorte de frémissement parcourut ce corps. . . .

Les doigts remuèrent et les paupières essayèrent de se soulever.

—Vous voyez, vous voyez, dit Séverac, il a entendu ! Laissez-moi l'interroger encore. Il vous dira bientôt que je suis innocent. . . . Laissez-moi. . . .

En s'adressant à Lafistole :

—Ouvrez les yeux ! Regardez-nous ! . . . C'est moi Séverac. . . . qu'on accuse de vous avoir assassiné. . . . Dites au juge qu'il se trompe, et, s'il se peut, nommez votre assassin.

Lafistole gisait, immobile.

Séverac, alors, eut un moment de terreur.

Il était de plus en plus rouge ; les veines de son cou étaient gonflées ; il respirait difficilement ; il porta les mains à sa cravate, la dénoua et arracha d'un mouvement violent le col de sa chemise qu'il ne déboutonnait pas assez vite.

Est-ce que Lafistole allait mourir sans avoir parlé ?

—Voyons, mon garçon, dit-il d'une voix enrouée, et que le sang, affluant par toutes les artères, semblait arrêter et assourdir au passage, voyons, si vous voulez que l'on vous venge. . . . un signe ! . . . M. d'Hautefort va vous prendre la main. . . . Il vous demandera si je suis votre meurtrier. . . . Si c'est moi, moi, Séverac, vous entendez, vous réunirez toutes vos forces et vous serrerez autant que vous pourrez la main de M. d'Hautefort. . . .

Et pour obéir, Daniel, en effet, prit cette main.

Il eut un brusque sursaut.

Elle était froide.

Gacôgne s'avança, se pencha sur le corps, regarda une seconde, et, se relevant, dit :

—Il est mort !

—Mort ! mort ! balbutia Séverac d'une voix empâtée.

Il étend les bras pour se retenir à quelqu'un, car il chancelait ; mais, perdant l'équilibre, il tombe.

—Oh ! oh ! murmure Gacôgne. . . . Apoplexie ! . . .

Il le fait déshabiller, placer dans un lit, pratique une saignée.

Le sang vient noir, épais, sans presque couler.

Quelques gouttes seulement.

Daniel, inquiet, tremblant, ne quitte pas le lit.

Il a tout de suite fait prévenir Valentin, rue du Châtelet.

Quand Valentin arrive, son père n'est plus. Il vient d'expirer, sans reprendre connaissance, foudroyé, le brave homme, par la mort de Lafistole.

Et c'est une scène déchirante, devant le corps du soldat.

Le bras est encore nu, pour la saignée ; la poitrine et la gorge, aussi, sont nues, pour faciliter la respiration ; précaution inutile, hélas !

Et sur le bras, sur la noble poitrine, des cicatrices s'étalent, marques glorieuses des blessures reçues pendant sa carrière de souffrances et d'abnégation.

Valentin s'abat sur ce corps.

—Oh ! mon père ! mon père ! . . . Je te vengerai ! . . .

Et il ne trouve, dans l'accablement de son désespoir, rien de plus à dire ; il éclate en sanglots, à genoux, près du lit.

Daniel revient du Châtelet.

Cette mort l'a vivement impressionné. . . . Il est inquiet sur lui-même. . . . Maintenant un doute lui vient :

—Si vraiment Séverac était innocent ?

A l'hôtel, Clotilde et Bérengère, qui ne comprennent pas pourquoi Valentin a été appelé à l'hôpital en toute hâte, attendent avec anxiété le juge d'instruction.

Elles vont à sa rencontre. . . .

Elles lui adressent toutes deux la même question :

—M. de Séverac est innocent, n'est-ce pas ?

Bérengère attend la réponse presque avec certitude ; Clotilde l'attend, elle, avec angoisse.

Mais, tristement, le juge dit :

—Lafistole est mort sans avoir parlé. . . .

—Et M. de Séverac ? Qu'a-t-il fait ? Qu'a-t-il dit ?

—M. de Séverac est mort !

—Mort ! fait Clotilde avec un cri rauque.

—Mort déshonoré ! mort avec cette accusation infamante qui va peser éternellement sur sa mémoire, dit Bérengère. . . . Car il est innocent. . . . sa mort le prouve. . . .

Ses yeux sombres brillent étrangement.

Elle pense à Valentin, là-bas, près du cadavre ; à Valentin, déshonoré, lui aussi, par cette mort. . . .

Elle ne pleure pas.

Elle rêve.

Et la même pensée lui vient, qu'elle formule comme Valentin a formulé la sienne, près du lit funèbre :

—Nous le vengerons !

DEUXIÈME PARTIE

ROSE DU MEURTRE

I

Les jours s'écoulèrent tristement. La fin tragique du pauvre Séverac avait fait une grande impression sur tous les esprits.

Mais du mariage de Valentin avec Bérengère, il ne pouvait plus être question.

Séverac était mort, accusé d'un meurtre.

Certes, il avait nié, proclamant son innocence.

Cette innocence, par malheur, il n'avait pas eu le temps de la prouver.

La justice l'avait cru coupable ; il était mort pendant qu'elle continuait d'avoir cette conviction ; il n'y avait eu ni ordonnance de non-lieu proclamant que la justice s'était trompée, ni verdict de cour d'assises le renvoyant acquitté et le rendant pour toujours à ses amis.

Il mourait en plein déshonneur.

Et la seule réhabilitation possible, pour ce nom qui depuis si longtemps était respecté, était le châtement du véritable meurtrier.

Ce meurtrier, la justice l'avait vu en Séverac. Elle ne le rechercherait plus autre part, à moins qu'un indice nouveau ne lui prouvât soudainement sa triste erreur.

C'était donc à d'autres à découvrir cet indice.

Et quel autre avait plus d'intérêt à le faire que Valentin, son fils ?

Et qui, en dehors de Valentin, pouvait prendre plus d'intérêt à cette généreuse tentative, partager cette espérance de réhabilitation, si ce n'était Bérengère ?

Quelques jours après l'enterrement de Séverac, Valentin était à l'hôtel d'Hautefort.

Il venait faire part au juge de ses projets.

A suivre

LE ROI DES GUÉRISSEURS

Les quintes de toux les plus violentes cessent rapidement dès qu'on fait usage du *Baume Rhumal*. Ceux qui toussent trouvent en lui un prompt curatif. 25c en vente partout.

CHOSSES ET AUTRES

—Dans les régions situées aux pôles, il y a des jours et des nuits de six mois.

—Le fleuve des Amazones a une largeur de 60 lieues à son embouchure.

—On annonce que les récoltes, en Europe, seront abondantes, cette année.

—Le prince Charles de Danemark a épousé, à Londres, la princesse Maud, fille du prince de Galles.

—Le mot ange vient du grec et signifie *messenger*. Le mot pape vient également du grec, et signifie *père*.

—Tous les quadrupèdes savent nager, à l'exception du chameau; celui-ci, dès qu'il perd pied, se renverse et se noie.

—L'éléphant sent l'homme à une plus grande distance qu'aucun autre animal; il a bien ce qu'il faut pour cela.

—Les quatre dents canines de l'hippopotame sont tellement dures, qu'elles font feu par le choc du briquet.

—Depuis sa fondation, qui remonte à 1816 (80 ans), la Société Biblique Américaine a distribué 61,705,841 exemplaires de la Bible.

—Mme Bryan, femme du candidat républicain à la présidence des États-Unis, est avocat et pratique avec son mari.

—Les Japonais exterminent les Chinois dans le sud de l'île de Formose. Plus de soixante villages ont été incendiés et des milliers de personnes ont été massacrées.

—La récolte d'oranges, en Californie, est estimée à 6,300 charges de char à marchandises. Elle est inférieure à celle de l'année dernière, qui avait donné un rendement de 9,600 charges. Les oranges se vendront donc plus cher cette année qu'en 1895.

—Des légions de chenilles ravagent la campagne dans différentes régions du Massachusetts. A Leominster, les chenilles ont envahi une prairie d'une contenance de trois acres et y ont tout dévoré en quelques heures.

—Vingt quatre gouvernements y compris les États-Unis, le Japon, la Chine, la Perse et tous les gouvernements européens ont avisé officiellement le gouvernement français qu'ils exposeraient en 1900.

—L'Australie est de nouveau envahie par une invasion de lapins. On a essayé de tous les moyens pour s'en débarrasser. On s'était adressé autrefois à Pasteur qui avait conseillé de leur inoculer le choléra. Ça ne réussit pas. Le lapin se multiplie très vite; et d'ailleurs les cadavres de lapins amoncelés font mourir les hommes. Dans une propriété entourée de treillages en fer et où l'on croyait être parvenu à les détruire on vient d'en prendre encore 19,3000! Les habitants sont désolés, les lapins ravagent tout. Et déjà on prévoit le moment où les hommes seront chassés de ce grand continent australien par ces maudits lapins!

ILS EN ONT CONFIANCE

Les médecins prescrivent journellement l'emploi du *Baume Rhumal* parce qu'il est supérieur à tous les remèdes préconisés contre le rhume, la toux, la grippe ou la bronchite et, en général, toutes les affections de la gorge ou des poumons 25c partout.

—Le mot candidat vient du latin *andidus*, blanc, candide. Ceux qui se proposaient pour les magistratures, à Rome, portaient une robe blanche, afin d'être remarqués de ceux dont ils demandaient le suffrage. De nos jours, les candidats ne sont pas, généralement, si blancs que cela.

POUR LES VIEILLARDS COMME POUR LES ENFANTS

Une médication prompte et énergique est indiquée dans le traitement des rhumes de poitrine, toux, bronchites et de toutes les affections de la gorge et des poumons. Le *Baume Rhumal* doit sa vogue immense à son action rapide et pour ainsi dire instantanée sur les bronchites et les poumons. Le nombre des guérisons obtenues par l'emploi judicieux et permanent du *Baume Rhumal*, se chiffre par centaines. Il est adopté par la pratique médicale et recommandé pour les enfants qui le prennent avec goût comme pour les vieillards dont l'estomac est toujours un peu rebelle à l'absorption des médicaments. Prix du *Baume Rhumal*: 25c le flacon. Dans toutes les pharmacies et épiceries.

—Sommaire de la *Nouvelle Revue* du 15 juillet: Le poème du Rhône, F. Mistral; Le Noviciat de l'Angleterre, Mine O. de Novikoff; Le Budget de 1897, De Saint-Genis; Le caractère public de M. Zola, C. Maclair; La rue Saint-Jean et le moulin, G. Beaume; Le cardinal Lavigerie intime, L. Lavigerie; Les Siamois et leur pays, F. Mury; L'île de Philé, H. Boussac; Le Marquis de Morès et la question saharienne, Sevin-Desplaces; La réforme judiciaire, G. Demonbynes; Lettres sur la politique extérieure, Mme Juliette Adam.

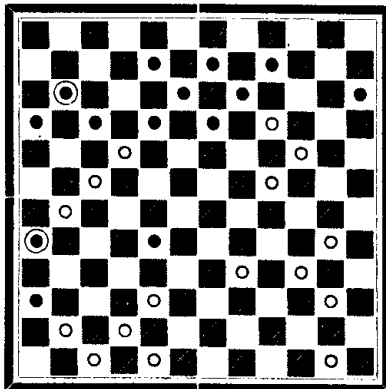
La Quinzaine: Décentralisation; Les provinces; L'armée, La marine, Colonies, Parlement, Critique littéraire, Critique musicale, Critique dramatique, Sciences, Etranger, Agriculture, Finances, Bibliographie, Sport, Carnet mondain, Mode.

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME No 190

Composé par M. C. E. Saint-Maurice, Montréal

Noirs—14 pièces



Blancs—16 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 188

Blancs		Noirs	
48	41	35	70
65	60	66	30
57	50	70	29
45	39	30	67
39	6	67	12
6	29 et gagnent		

JEUX ET RECREATIONS

ÉNIGME

Du cœur, n'oubliant pas un bienfait accepté, En tout temps je serai la grande qualité;

LA MEILLEURE Médecine de Famille

Qu'elle ait jamais connue. Lettre de louanges d'une dame de New York sur les

Pilules d'Ayer.

“Je prends les Pilules d'Ayer depuis bien des années et j'en ai toujours obtenu les meilleurs résultats. Pour les affections du foie et de l'estomac, ainsi que pour la guérison des maux de tête qui en résultent, les Pilules de Ayer ne peuvent pas être égalées. Quand mes amis



me demandent quel est le meilleur remède pour les désordres de l'estomac, du foie ou des intestins, je leur réponds invariablement: Les Pilules d'Ayer. Prises à temps, elles arrêtent un rhume, empêchent la grippe, coupent la fièvre et règlent les organes digestifs. Elles sont faciles à prendre, et sont, en effet, les meilleures médecines de famille que j'aie jamais connues.”—Mrs. MAY JOHNSON, 368 Rider Ave., New York City.

Les Pilules d'Ayer
Les plus hautes Récompenses à l'Exposition de Chicago.

Il faut le dire, hélas! qualité peu commune. Trop souvent je tourmente et toujours [j'importune] Le cœur pervers, ingrat, qui, voulant [s'affranchir] D'un doux et saint devoir, s'étudie à me [fuir]. Ce devoir, sa terreur, c'est ma fille, et [je pense] Que vous savez son nom: c'est la recon- [naissance]. Mais, pour trouver le mien, peut-être, il [se pourrait] Qu'on eût quelque embarras; j'achève [mon portrait]: Du soigneux avoué, de l'huissier, du [notaire] Je suis l'enfant chéri; leur soin le plus [constant] Est de me rendre gras, bien dodu, bien [portant]; Mais je semble chétif, quoi que tous [puissent faire], Auprès du nourrisson du moindre apo- [thicaire]. J'en ai trop dit, je crois; c'est compris, [maintenant].

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NUMÉRO 639

Enigme.—Honneur.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR

187, RUE SAINT-JACQUES

ROYAL BUILDING MONTRÉAL

Librairie Française

G. HUREL

1615, Notre-Dame, Montréal

Journaux français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires Gravures, Chansons, etc. Livres d'occasions, achat et vente. Nous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites. Prix spéciaux pour marchands.



.....LISEZ.....

“Le Monde”

LE GRAND JOURNAL

LIBÉRAL-CONSERVATEUR

DE MONTRÉAL

Le mieux renseigné sur les brûlantes questions politiques du jour.

“LE MONDE” s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

UN MEDIUM D'ANNONCE

HORS LIGNES

Bureaux: No 75, Rue St-Jacques

(Entre La Presse et La Patrie)



En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**

PRÉPARÉ PAR **M. CHEVRIER**

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain

CONTRE: **la SCROFULE, le RACHITISME, l'ANÉMIE, la CHLOROSE, la BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE.**

EXIGER LA SIGNATURE: CHEVRIER



LE SEUL

journal illustré des Dames qui publie environ Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est

LA SAISON

30, Rue de Lille, Paris. Un numéro spécimen envoyé gratuitement. vous convaincant qu'il est en même temps le plus riche en littérature saine et le meilleur marché entre tous.



Le Cœur Manquait.

NEUDORF, T.N.W., CAN., Juin, 1893. (3)

Ma fille avait une excellente santé, à venir jusqu'à 11 y a deux ans, lorsqu'elle donna des signes de découragement. Quelque temps après elle ressentit une douleur comme si le cœur lui manquait, et elle eut des convulsions très fortes. Plusieurs soi-disants remèdes furent employés pendant une année mais sans succès. Après avoir pris la première cuillerée du Tonic Nerveux du Père Koenig, les attaques disparurent et elle n'en a pas eu depuis.

JOE OTT.

Certifié par le Rev. L. Streich.

STREATOR, ILL., Déc. 5, 1890.

Le Tonic Nerveux du Père Koenig est le meilleur que j'ai trouvé, c'est une grande bénédiction pour les gens affligés. Que Dieu vous bénisse. Bien respectueusement,

SEUR ST. FRANCIS, O.S.F.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis. Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS

E. McGales, 2123, Notre-Dame, Montréal.
Laroche & Cie Québec.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

	Un an	6 mois	3 mois
ABONNEMENT	Paris et Seine 50f	26f	14f
	Départements 56f	29f	15f
	Etranger 62f	32f	17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Crédit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.



FAUSSES DENTS SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.

Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

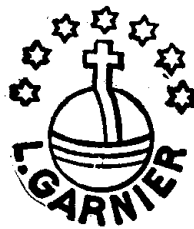
Tél. Bell 2818.



CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the *Scientific American*, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.

Building Edition, monthly, \$1.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

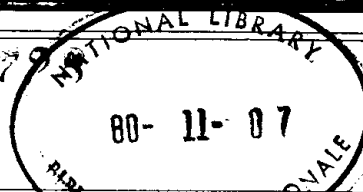
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

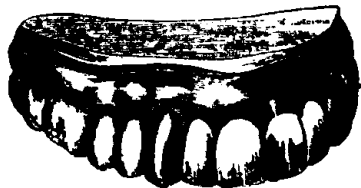
La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltée)

87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.



DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer
VALEUR DE PLACEMENT
ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéj-commis.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL.

Achète des débitures et autres valeurs désirables.

AUX DAMES

ACADEMIE FONDEE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patrons, la Coupe, l'Assemblage, l'Essayage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Mont réal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

La série du **MONDE ILLUSTRÉ** est conservée aux bureaux suivants de la **CANADIAN ADVERTISING AGENCY**, où les annonces seront acceptées aux plus bas prix :

- Paris (France), 5, rue de la Bourse.
- Londres (Ang.), 60, Watling street, E. C.
- Boston (Mass.), Carter Buildings.
- Toronto (Ont.), 26, King street East.

U. PERREAU

RELIEUR

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ? Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 25 juillet 1896

52,869

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTRÉAL

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 frs ; Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE - DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL,

"Les affaires prospèrent tous les jours : Actuellement plus que jamais."

Vente a Bon Marche

Offres en fait de Rideaux

Plusieurs lignes de marchandises à rideaux et de rideaux seront offertes, durant les deux prochains jours à des prix ridiculement bas.

A 15c—3,000 verges de Mousseline artistique, double largeur, en une variété de grands et petits dessins et de différentes couleurs ; prix réguliers, de 22c à 32c la verge.

A 99c—Riches Rideaux Delhi imprimés à la main, dessins et couleurs d'Orient, bonne grandeur ; valeur régulière \$1.50 chacun.

A \$1.19—Véritables Rideaux Delhi imprimés à la main, véritables dessins d'Orient, couleurs non changeantes, 3 et 3½ verges de longueur ; prix régulier \$1.75 chacun.

A \$1.22—Riches Rideaux barrés Romain, bonnes couleurs et longueurs, bordure française ; valeur régulière \$1.50 la paire.

A \$1.80—Véritables Rideaux Delhi extra grands, dessins très choisis, couleurs non changeantes, 4 verges de longueur ; prix régulier \$2.25 chacun.

A \$2.57—Riches Rideaux en chenille pesante, couleurs choisies, bouts fortement frangés et dados fleuris ; valeur régulière \$3.25 la paire.

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Articles de Ménage

Les prix des articles de ménage seront encore réduits.

A 7c—Belles Cretonnes imprimées, en plusieurs dessins et couleurs de choix ; valeur régulière 10c la verge.

A 16c—Baguettes à Rideaux en frêne, en noyer et en cerisier, avec supports, bouts et anneaux en cuivre, le tout complet.

A 30c—Stores en Drap opaque, en crème, drab et vert, avec rouleaux à ressorts et supports ; prix régulier 40c.

A 58c—Couvertes blanches en grands convenables pour l'été, bords de couleurs et bouts cousus ; valeur régulière 87c.

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Tapis — Tapis

A 7c—Tapis de chanvre de bonne qualité pour escaliers, en jolis patrons et couleurs.

A 8c—Tapis en jutes larges, réversibles, en bonnes raies et couleurs de choix.

A 15c—Tapis écossais réversibles, une verge de large, en bonnes couleurs utiles.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, Notre-Dame